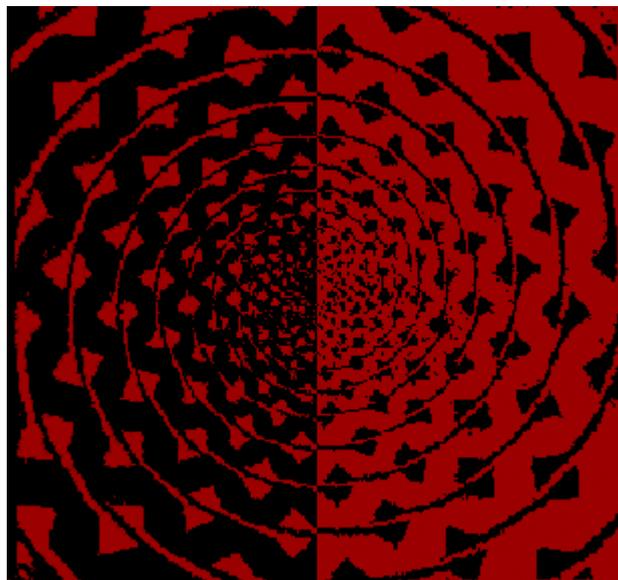

Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit



Titre : *Les usages de l'identité sociale dans un monde connexionniste*

Auteur (s) : Raphaël Gély

N° : 111

Année : 2004

© CPDR, Louvain-la-Neuve, 2004

This paper may be cited as : Gély Raphaël, « Les usages de l'identité sociale dans un monde connexionniste », in Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit, n°111, 1993.

Les usages de l'identité sociale dans un monde connexionniste

par Raphaël Gély (FNRS/UCL)

1. Introduction

Le projet de cet article est d'interroger la façon dont l'expérience de l'identité sociale est susceptible de se déployer dans le cadre de ces nouvelles formes d'expérience collective basées essentiellement sur l'action en réseau. Que ce soit avec les nouvelles formes de structuration de l'activité économique capitaliste, que ce soit encore à partir de l'émergence de nouveaux types de mouvements protestataires, que ce soit encore à partir de la mise en place de "forums hybrides" associant des acteurs et des intérêts très divers dans le cadre de controverses socio-techniques, on assiste aujourd'hui à la montée en puissance de nouvelles formes d'expérience sociale dont la spécificité est qu'elles ne se laissent plus déterminer de la même manière qu'auparavant par des logiques d'appartenance. Ainsi, par exemple, dans un grand nombre de problèmes environnementaux comme ceux liés aux décharges publiques ou aux aéroports, ce sont des réseaux composés d'acteurs venant d'horizons parfois différents qui se rencontrent ponctuellement. Ils forment un collectif qui est hétérogène par principe et qui tente progressivement de créer une solution commune au problème rencontré. Il ne s'agit plus dans cette perspective de s'engager sur la seule base de logiques d'appartenance (en tant que travailleur de tel secteur professionnel, en tant que femme, en tant que cadre, en tant qu'immigré, etc.) qui prédétermineraient le processus de composition du collectif. Il ne s'agit plus non plus de s'engager sur la base d'une vision du monde que l'on partagerait d'emblée et pour ainsi dire *a priori* avec les autres membres du collectif. Il s'agit bien plutôt de s'engager selon des degrés divers en fonction des différents types d'objets et en

fonction des différents recoupements possibles d'intérêts. Il va de soi qu'une telle forme d'expérience collective est loin de pouvoir être considérée comme la seule que nous expérimentons. Elle ne peut en aucune manière épuiser la question de notre rapport à l'identité sociale. Elle s'articule nécessairement à d'autres formes d'expérience collective au sein d'un monde en lequel, comme le dit Marc Maesschalck, "la fin de l'ordre conventionnel se marque en particulier par la multiplication des conflits de frontière entre les régimes de justification"¹. Selon le type d'expérience collective que nous interrogeons, c'est chaque fois un certain type de rapport à l'identité sociale qui est activé. Le propos de cet article va précisément consister à interroger ce que cette forme spécifique d'expérience sociale que l'on pourrait qualifier de façon générale de connexionniste implique au regard de l'expérience que les individus peuvent faire de leurs identités sociales. Un des enjeux d'une telle interrogation est de nous permettre de montrer de quelle façon la réflexivité d'un processus d'apprentissage est susceptible de venir structurer le rapport des individus connexionnistes à leurs différentes appartenances et à leurs différentes identités sociales². Comme nous le verrons, le propre de l'expérience connexionniste consiste en effet dans le fait qu'elle fait de la réflexivité une dimension constitutive du rapport des individus à leurs identités sociales.

Pour éviter toute confusion sur la portée de l'interrogation que nous allons ici développer, il importe tout d'abord de bien voir que propos ne sera pas ici un propos de sociologie au sens où nous ne nous attacherons pas à saisir les implications socio-politiques de l'émergence de ces nouvelles formes de structuration de la vie sociale³. Il va plus simplement s'agir ici de montrer de quelle façon ces nouvelles formes d'expériences collectives impliquent une réflexivité spécifique dans le rapport des individus à leurs identités sociales. De quelle façon ces nouvelles formes d'expérience connexionniste modifient-elles la signification même de ce que c'est qu'avoir une identité sociale ? On pourrait bien entendu nous objecter que l'expérience connexionniste dont nous parlons ici encore de façon très abstraite recouvre une diversité de formes de structuration de la vie sociale, lesquelles, malgré une certaine similarité, ne sont pas nécessairement compatibles entre elles et peuvent même aller jusqu'à s'opposer au plan socio-politique⁴. Pour se convaincre de l'importance de

-
- 1 MAESSCHALCK M., *Normes et contextes. Les fondements d'une pragmatique contextuelle*, Hildesheim/Zürich/New York, Olms, 2001, p. 2.
 - 2 Du point de vue d'une relecture du débat entre Habermas et Kohlberg, un des enjeux épistémologiques fondamentaux de cette interrogation porte sur le rapport entre l'expérience de l'apprentissage et le processus réflexif d'attribution de nouveaux niveaux d'appartenance, cf. LENOBLE J. & MAESSCHALCK M., *Toward a Theory of Governance. The Action of Norms*, Kluwer Law International, The Hague/London/New York, 2003, pp. 131-168.
 - 3 Cf. CALLON M., COHENDET P. et al., *Réseau et coordination*, Paris, Economica, 1999 ; CASTELL M., *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 1988 ; DEGENNE A. & FORSE M., *Les réseaux sociaux : une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, 1994 ; PARROCHIA D., *Philosophie des réseaux*, Paris, PUF, 1993.
 - 4 Pour l'étude des ressources et des limites de ces différentes expériences connexionnistes au plan d'une théorie de la gouvernance, cf. LENOBLE J. & MAESSCHALCK M., *Toward a Theory of*

cette remarque, il suffit d'interroger la signification de cette apparente isomorphie entre ces nouveaux mouvements protestataires et certains aspects du capitalisme post-industriel⁵. Nous avons en effet bien affaire avec ces nouveaux mouvements protestataires à des expériences connexionnistes, mais qui ne se déploient pas ou qui tentent de ne pas se déployer selon le même esprit que celui qui anime cette nouvelle phase connexionniste du capitalisme. Dans cette perspective, n'est-il pas trop hâtif d'interroger de façon aussi générale l'expérience de l'identité sociale telle qu'elle serait impliquée dans l'expérience connexionniste ? Ne serait-il pas plus indiqué de différencier cette expérience selon qu'elle se développe dans le cadre d'un réseau capitaliste, dans le cadre d'un mouvement protestataire ou encore dans le cadre d'une controverse socio-technique ?

A cette question importante, nous pouvons répondre en deux temps. Le premier temps consiste à accepter pleinement cette idée selon laquelle l'expérience connexionniste que les individus peuvent faire de leurs identités sociales ne peut manquer d'être marquée contextuellement. Il semble ainsi évident que l'on ne mobilise pas de la même façon son identité de femme lorsqu'il s'agit de négocier sa position dans le réseau social de l'entreprise et lorsqu'il s'agit de s'engager dans la construction d'un collectif protestataire. Mais il ne faudrait pas que ce souci de distinguer ces différentes formes d'expérience connexionniste n'occulte ce qu'elles ont fondamentalement en commun, notamment dans le nouveau rapport à la question de l'identité sociale qu'elles impliquent. Le second temps de notre réponse consiste dans cette perspective à maintenir l'exigence d'une interrogation permettant de saisir en ces différentes expériences connexionnistes de l'identité sociale une même forme de réflexivité qu'il s'agira précisément dans cet article de décrire. Au plan de la méthode, il serait ainsi tout aussi erroné de vouloir ramener ces différentes expériences connexionnistes à l'unité purement abstraite d'un même processus sociologique que de vouloir les séparer radicalement les unes des autres, comme si le fait par exemple de mobiliser son identité de femme dans le cadre d'un pur opportunisme de réseau et le fait de mobiliser son identité de femme en s'inscrivant dans un collectif de protestation ne renvoyaient pas, comme nous le montrerons, à une même forme d'usage de l'identité sociale. Il nous semble que c'est dans ce même esprit qu'il importe d'interpréter le type d'effort entrepris par toutes ces recherches interrogeant la façon dont l'expérience connexionniste est susceptible de participer au processus de construction d'un monde commun⁶. Il importe en effet de bien voir que ces différentes recherches ne partent pas de l'idée qu'il y aurait une pluralité d'expériences connexionnistes fondamentalement différentes les unes des autres. Il y

Governance, op. cit., pp. 97-130 ; MAESSCHALCK M., "Philosophie, apprentissage et globalisation", in *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n°90, 2001, 28 pp.

5 Cf. BOLTANSKY L. & CHIAPPELLO E., "Le nouvel esprit du capitalisme et les nouvelles formes de la critique", in *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 423-629.

6 Cf. par exemple LATOUR B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La découverte, 1999 ; DORF M. & SABEL F., "A Constitution of Democratic Experimentalism", in *Columbia Law Review*, vol. 98, n°2, 1998, pp. 267-473.

s'agit bien au contraire d'interroger les conditions de transformation de ces expériences, leur capacité à passer d'une forme à une autre. C'est ainsi par exemple que l'on peut interroger la façon dont un réseau peut être encadré en vue de limiter toute forme d'opportunisme connexionniste, lequel conduit d'une façon ou d'une autre à l'impossibilité d'un monde commun⁷.

Si ces différentes expériences connexionnistes se doivent d'être clairement distinguées, il importe donc en même temps de ne pas les opposer de façon radicale les unes aux autres. Une telle façon d'opposer ces expériences en refusant de les inscrire dans un champ d'expérience plus fondamental à partir duquel elles peuvent précisément être comparées nous conduirait inévitablement à occulter certains des enjeux fondamentaux de l'une comme de l'autre. C'est ainsi par exemple que Marc Maesschalck et Tom Dedeurwaerdere interrogent les différents usages possibles de l'expérience connexionniste dans le cadre de la question de la gouvernance d'internet⁸. C'est dans le même esprit de recherche que l'hypothèse que nous allons développer ici consiste à dire que ces différentes formes d'expérience connexionniste, par exemple celles étudiées par Luc Boltansky et Eve Chiapello et celles étudiées par Michel Callon et ses collègues pour nous en tenir seulement à elles, impliquent toutes un même rapport à la question de l'identité sociale. Il s'agit donc ici de penser qu'un même rapport fondamental à l'identité sociale se développe dans l'expérience du manager connexionniste décrit par Boltansky et Chiapello et dans l'expérience de ces forums hybrides dont nous parlent Michel Callon et ses collègues, quand il est question par exemple pour les myopathes de s'insérer dans un réseau socio-technique pour faire valoir la particularité de leur expérience⁹. Du point de vue de leur contenu, il est évident que ces expériences sont fort différentes les unes aux autres. Mais en reprenant ici la distinction proposée par Simmel entre les contenus et les formes de la socialisation¹⁰, il est légitime de proposer comme hypothèse de recherche l'idée que

7 "Un monde dans lequel tous, ou pour le moins un grand nombre d'acteurs, et non quelques malins, chercheraient à maximiser leurs réseaux en sélectionnant des cibles bien placées et en pratiquant la séparation des espaces de relations tendrait à s'effondrer sur lui-même" [BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 468]. Pour les implications du connexionnisme au regard de la question de la confiance sociale, cf. MAESSCHALCK M. & LOUTE A., "Intérêt actuel de la philosophie de l'argent. Néo-institutionnalisme et réflexivité", in *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n°103, 2003.

8 Pour une construction des enjeux épistémologiques de ces différentes mobilisation de l'expérience connexionniste, cf. MAESSCHALCK M. & DEDEURWAERDERE T., "Procéduralisation des normes, téléorégulation et gouvernance de l'Internet", in *Les Cahiers du Numérique*, Vol.3, 2002, pp. 55-77 ; DEDEURWAERDERE T. & MAESSCHALCK M., "Autorégulation, éthique procédurale et gouvernance de la société de l'information", in *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n°91, 2001, 33 pp ; DEDEURWAERDERE T., "Ethics, Social Reflexivity and Governance of the Infomation Society, A Reflexive criticism of the institutionnal framing of the Internet", in *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n°94, 2002.

9 Cf. CALLON M., LASCOUMES P., BARTHE Y., *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 2001, 360 pp.

10 Cf. SIMMEL G., *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999, pp. 40-79.

ces différents contenus d'expérience, aussi contradictoires soient-ils, mobilisent une même forme fondamentale de rapport à l'identité sociale. Qu'une même forme de rapport à l'identité sociale se développe dans ces différentes expériences connexionnistes ne préjuge rien de ce que les individus font et recherchent en entrant ainsi en interaction connexionniste les uns avec les autres.

L'interrogation que nous venons de développer peut être très vite neutralisée si on part du présupposé que l'expérience connexionniste est en son ressort le plus fondamental une expérience individualiste. Nous verrons qu'une telle lecture n'est pas exacte ou en tout cas est incomplète. Même dans les formes les plus individualistes de l'expérience connexionniste, quand l'opportunisme de réseau est à son apogée, nous montrerons que nous n'avons nullement affaire alors à la fiction d'un individualisme atomiste. L'individu connexionniste est loin de pouvoir être seulement considéré comme un atome social. Il se définit bien plutôt par une multiplicité d'appartenances mais auxquelles il se rapporte d'une façon spécifique. Dans les paragraphes qui vont suivre, nous allons ainsi montrer de quelle façon les individus connexionnistes, loin de se positionner dans le réseau avec les seules ressources de leur identité personnelle, ne cessent de mobiliser leurs identités sociales selon des modalités spécifiques.

2. Réseau et appartenance

Une première façon d'aborder cette question consiste à partir d'une réflexion sur les nouveaux types de collectif auxquels on a affaire lorsqu'on fait une expérience connexionniste. C'est ainsi que nous pourrions dire que ces différentes formes d'expérience connexionniste impliquent toutes, d'une façon ou d'une autre, une participation à des collectifs dont l'identité est fondamentalement circonstancielle et pratique : "Car comment savoir qui est "dedans" et qui est "dehors" quant, à la question de l'appartenance, se substitue celle de l'action en commun qui ne se pose elle-même que de façon circonstancielle, située, dans des occasions bien définies"¹¹. Si nous voulions décrire cette situation à partir de la psychologie sociale, c'est aux travaux de Sherif qu'il faudrait tout d'abord s'intéresser¹². Nous sommes en effet ici en présence de collectifs qui s'unifient sur la base d'une certaine forme de pratique commune, laquelle intègre sous des modalités diverses des acteurs et des intérêts de nature très différente. C'est ainsi que nous pouvons dire que l'expérience connexionniste implique une appartenance à des collectifs qui, d'une façon ou d'une autre, sont des collectifs contingents, ouverts et transformables. De telles réflexions permettent de montrer, notamment à la suite des travaux de Danilo Martuccelli, de quelle façon l'expérience connexionniste peut conduire, contrairement à ce que l'on pourrait trop vite penser, à un encombrement de la vie des individus, ceux-ci ayant en effet à gérer une multitude d'appartenances à des collectifs dont la contingence, loin de les rendre moins pressants, accroît davantage encore leur degré de sollicitation¹³.

11 Cf. BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 434.

12 Cf. SHERIF M., *Group conflict and cooperation*, London, Routledge and Kegan Paul, 1966.

13 MARTUCCELLI D., *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002.

De ce point de vue, l'individu connexionniste n'apparaît pas comme un individu léger, passant joyeusement de construction de collectifs en construction de collectifs. Loin d'être libre, cet individu est plus que jamais encombré de ses différentes appartenances, si bien que cette thématique de plus en plus présente dans les sociétés post-industrielles d'une quête de l'intériorité peut, à suivre l'hypothèse développée par Danilo Martuccelli, être interprétée comme une forme de réaction au connexionnisme, comme une tentative de retrouver une identité pure hors du flux du réseau, en échappant au caractère oppressant de toutes ces appartenances et identités sociales sans cesse à activer. Loin que cette expérience connexionniste atteste d'une atomisation des rapports entre individus, nous sommes bien plutôt ici en présence d'une expérience où les individus ne semblent pouvoir se définir que par leurs multiples appartenances, lesquelles sont d'autant plus sollicitantes qu'elles sont contingentes, improbables. Cette interrogation sur le rapport des individus à leurs identités sociales dans un monde connexionniste a le grand mérite de proposer une première forme de dépassement d'une approche trop individualiste de l'expérience connexionniste. Les collectifs connexionnistes sont d'autant plus absorbants pour les individus qui s'y engagent qu'ils sont vécus comme contingents. C'est encore dans cette perspective que l'on parlera aujourd'hui d'un individu absorbé par une multitude d'appartenances et identités sociales qui sont à gérer de façon simultanée.

L'apport de cette approche est de nous permettre de mettre en évidence le fait que la capacité à multiplier les appartenances, à en construire de nouvelles et à en refuser repose sur une expérience de sollicitation perpétuelle. Nous avons affaire ici à un individu tenu d'entretenir toute une série d'appartenances et de répondre à leur sollicitation, l'inclusion dans ces collectifs n'étant jamais vécue, par définition, comme allant de soi. Cette analyse proposée par Danilo Martuccelli est tout aussi pertinente pour rendre compte de la question de la mobilisation dans des mouvements de protestation que dans les réseaux du manager capitaliste. Il importe en effet de ne pas confondre l'expérience de la constitution progressive d'un groupe au sens classique du terme et l'expérience spécifiquement connexionniste d'un collectif qui ne se définit que de façon circonstancielle et pratique. Même dans ce cas, l'appartenance à ce collectif ne peut manquer d'être vécue comme une appartenance sollicitante au sens où elle ne se soutient que d'un processus perpétuel de mobilisation. L'intérêt fondamental de ces remarques est qu'elles nous permettent de mettre en évidence le fait que nous avons bien affaire ici à des individus dont la multiplicité des appartenances et des identités sociales n'élimine en rien le caractère oppressant ou tout au moins très sollicitant de ces dernières. Une des limites toutefois de l'analyse que nous venons de faire à la suite des travaux de Danilo Martuccelli est qu'elle se concentre uniquement sur le rapport entre les individus et les réseaux dans lesquels ils s'inscrivent, en faisant comme si ces individus entrant ainsi dans cette forme connexionniste d'expérience sociale n'étaient pas par ailleurs investis de toute une série d'identités sociales au sens classique du terme. Toute la question est précisément de savoir ce que ces identités sociales deviennent lorsque nous entrons dans un rapport connexionniste au monde social. Pour nous convaincre de l'importance de cette dernière question, il nous suffit de prendre l'exemple des myopathes entrant dans un processus de recherche coopérative mobilisant sous la forme d'un réseau

connexionniste une pluralité d'acteurs et d'intérêts. Comme nous venons de le montrer, une première forme d'interrogation porte sur le processus d'identification au collectif de recherche. L'appartenance dont il est alors question est bien celle relative au réseau de recherche lui-même. Mais cette première forme d'interrogation reste trop abstraite si l'on ne s'intéresse pas à la façon dont les myopathes se rapportent à leur propre identité de myopathe en s'insérant dans ce réseau de recherche. Ce que nous voulons ici interroger, c'est la façon dont les individus mobilisent leurs identités sociales au sens classique du terme lorsqu'ils entrent dans une expérience connexionniste.

C'est à partir d'une reprise de certaines descriptions menées par Luc Boltansky et Eve Chiapello que nous allons développer les premières bases de cette interrogation. A la différence des recherches de Michel Callon et de ses collègues, lesquelles portent davantage sur des réseaux qui ne sont pas seulement constitués d'individus, mais qui sont constitués eux-mêmes de différents collectifs, les recherches de Luc Boltansky et Eve Chiapello portent davantage sur des expériences connexionnistes d'apparence plus individualiste. Ces recherches vont nous permettre de montrer de quelle façon l'expérience connexionniste la plus chargée d'individualisme implique encore un rapport des individus à leurs différentes identités sociales. Comme on le sait, dans leur ouvrage fameux, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Luc Boltansky et Eve Chiapello étudient l'émergence d'une forme spécifique de monde connexionniste. Les recherches élaborées dans cet ouvrage s'inscrivent dans le programme d'une sociologie pragmatique dont le projet fondamental est de répertorier les grammaires des différentes formes d'expériences sociales que nous pouvons expérimenter. Chacune de ces formes d'expérience sociale, ou de ces *cités* pour reprendre l'expression de Luc Boltansky et Laurent Thévenot, est dotée de ses propres règles de constitution. C'est ainsi par exemple que nous dirons que la cité industrielle se structure autrement que la cité domestique. Chaque régime de justification a son propre modèle normatif d'individuation et de socialisation des individus¹⁴. Nous pourrions encore dire que chaque régime a ses façons propres de structurer l'expérience de l'appartenance et l'expérience de l'identité sociale. C'est dans la perspective d'une telle recherche sur la grammaire de ces différentes formes d'expérience sociale que Luc Boltansky et Eve Chiapello étudient l'émergence d'une nouvelle forme de socialité, d'un nouveau régime de justification, la cité par projets¹⁵, étudiée ici en l'occurrence sur la base du fonctionnement en réseau issu du capitalisme post-industriel. Cette cité par projets dote ce fonctionnement en réseau de ses propres principes de régulation et le transforme ce faisant en une expérience sociale spécifique ayant sa normativité propre, sa grammaire¹⁶. Elle la dote d'une généralité qui la rend capable de s'actualiser dans le cadre d'interactions autres que seulement économiques.

14 Pour l'étude de ces différentes cités, cf. BOLTANSKI L. & THEVENOT L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, 1991.

15 Cf. BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., pp. 161-192.

16 LOUTE A., "Réflexivité et contexte dans l'architecture des régimes pragmatiques de Laurent

2.1. Réseau social, exclusion et exploitation

Dans une époque marquée par le développement d'un capitalisme post-industriel, un nouveau monde social doté de ses propres processus de constitution, de ses propres valeurs, de ses propres de qualification des individus, serait ainsi en train de voir le jour. Cette nouvelle forme de socialité est essentiellement articulée à l'expérience des réseaux, lesquels se caractérisent autant par la multiplicité et la diversité des acteurs qui les composent que par la ponctualité toute circonstancielle de leur rencontre, de leur stabilisation provisoire autour de nœuds. L'expérience sociale se développe ici comme l'expérience de multiples connexions qui se combinent pour produire un réseau où la distinction du dehors et du dedans tend à perdre sa pertinence au profit d'une pluralité d'adhésions circonstancielle et ponctuelles. Dans la cité par projets, nous avons affaire à des "des formes souples, flexibles, faisant appel, à propos d'événements précis [...] à des personnes très inégalement investies et sous des rapports divers"¹⁷. Le réseau peut encore être défini comme un système souple où l'on travaille ensemble tout en gardant son identité¹⁸. Les individus ne s'insèrent dans un réseau donné que sur la base de ce qu'ils sont et apportent, leur identité pouvant parfois être fondamentalement différente de celle des autres individus impliqués dans le réseau. Nous avons affaire à des collectifs fondamentalement hétérogènes composés d'acteurs et d'intérêts divers. Dans le cadre de la recherche que nous développons ici, il va s'agir de nous demander ce que cette expérience d'apparence très individualiste implique du point de vue du rapport des individus à leurs identités sociales. Autrement dit encore, de quelle façon l'identité sociale est-elle susceptible d'être vécue dans une telle expérience connexionniste ?

Dans un premier temps, il semble bien que nous ayons affaire ici à une expérience en laquelle le rapport des individus à leurs identités sociales est mis entre parenthèses. A partir des travaux de Boltansky et Chiapello, on pourrait dire qu'un des signes de cette apparente mise entre parenthèses des identités sociales peut être trouvé dans la façon dont l'esprit connexionniste du capitalisme post-industriel modifie le rapport des individus à la question de l'injustice sociale et de la souffrance sociale. L'émergence d'un tel monde connexionniste semble en effet impliquer le passage de plus en plus marqué d'une topique de l'exploitation impliquant des relations au sein d'un système à une topique de l'exclusion centrée sur le destin d'individus exclus du système. Une analyse socio-économique peut montrer que la nouvelle forme connexionniste du capitalisme ne repose plus seulement sur un processus d'exploitation, mais repose également sur un processus d'exclusion, c'est-à-dire sur un processus qui rejette activement certains individus hors du réseau socio-économique lui-même¹⁹. De ce point de vue, il n'est pas juste de dire que l'exclusion

Thévenot", in *Les Carnets du Centre de Philosophie du Droit*, n°93, 2002, 33 pp.

17 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 434.

18 Cf. AGUITTON C., BENZAÏD D., *Le retour de la question sociale. Le renouveau des mouvements sociaux en France*, Lausanne, Editions Page deux, 1997, p. 200.

19 Cf. BYME D., *Social exclusion*, Buckingham, Open University Press, 1999 ; MAESSCHALCK M.,

prend la place de l'exploitation. Il s'agit plutôt de dire que le processus d'exploitation ne fonctionne plus aujourd'hui que couplé structurellement à un autre processus, celui de l'exclusion. Autrement dit, le capitalisme dans sa variante connexionniste implique, outre un processus d'exploitation entre dominants et dominés, un nouveau processus portant sur l'exclusion de certains individus du réseau socio-économique lui-même. Ce que cette nouvelle donne socio-économique apporte de nouveau, c'est l'impossibilité de présupposer que nous sommes tous voués d'une façon ou d'une autre, à titre d'exploiteur ou d'exploité par exemple, à faire partie du réseau socio-économique. "Les exploités ne seront jamais trop nombreux", pouvait-on penser en un autre temps. Mais, de fait, cette formule n'est plus du tout de mise aujourd'hui²⁰. Tout se passe comme si la vie sociale-économique développée comme vie connexionniste n'impliquait plus seulement l'instauration de relations entre dominants et dominés, mais l'instauration d'un processus d'exclusion, le processus de rejet de certains, individus et mêmes groupes. La nouvelle expérience que nous faisons du capitalisme est une expérience en laquelle il n'est plus possible que tout le monde puisse faire partie du jeu. D'une formule, nous pourrions dire qu'il faut de l'exclusion pour que l'exploitation puisse continuer. C'est ainsi que l'on peut même être amené à se réjouir d'être exploité. L'exploitation indique au moins que l'on continue à faire partie du réseau²¹.

2.2. *L'exclusion et la mise entre parenthèses des identités sociales*

Il n'appartient pas à cette recherche d'investiguer plus avant les enjeux socio-économiques de ce double processus constitutif du capitalisme contemporain où l'exploitation des uns implique l'exclusion des autres. La question que nous avons maintenant à nous poser est de savoir ce que ces nouvelles représentations sociales de l'exclusion et de l'exploitation impliquent au regard de l'expérience de l'identité sociale. Selon Luc Boltansky et Eve Chiapello, l'accentuation de la topique de l'exclusion finit par contaminer toutes les autres formes de lecture que nous pouvons faire de l'injustice sociale et de la souffrance sociale. La topique de l'exploitation implique par définition des relations entre individus et entre groupes au sein d'un champ socio-économique tandis que la topique de l'exclusion implique une perte d'intégration au réseau. Contrairement à ce que l'idéologie libérale et sa norme d'internalité nous pousse à croire, l'exclusion n'est pas un phénomène dont l'individu seul est responsable²². C'est le réseau socio-économique lui-même (et ceux qui

Travail pour tous. Démagogie ou réalisme ?, Bruxelles, Editions Lumen Vitae, 1996.

20 Cf. GORZ A., *Métamorphoses du travail. Critique du sens. Critique de la raison économique*, Paris, Galilée, 1988.

21 Cf. DEJOURS Ch., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

22 Cf. DUBOIS N., *La norme d'internalité et le libéralisme*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1994 ; ID., *La psychologie du contrôle*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1987 ; DUBOIS N. & LE POULTIER F., "Effets du libéralisme sur l'internalité et la clairvoyance normative", in BEAUVOIS J.-L., JOULE R.-V. & MONTEIL J.-M. (eds.), *Perspectives*

profitent de son fonctionnement) qui a besoin d'engendrer de l'exclusion, cette exclusion ne pouvant pas être seulement comprise à partir du modèle de l'exploitation, lequel implique une utilisation de la force de travail de l'autre : "Contrairement au modèle des classes sociales, dans lequel l'explication de la misère du "prolétariat" reposait sur la désignation d'une classe (la bourgeoisie, les détenteurs des moyens de production) responsable de son "exploitation" le modèle d'exclusion permet de désigner une négativité sans passer par l'accusation"²³, une négativité qui n'a même plus rien contre quoi s'exercer. Nous sommes en effet ici dans une situation en laquelle il ne s'agit pas de profiter de la présence de l'autre en l'exploitant. Il s'agit bien plutôt de profiter de l'absence de l'autre, de sa mise à l'écart, de son exclusion. Même si nous verrons plus loin que le capitalisme connexionniste génère une forme spécifique d'exclusion qui maintient en même temps les individus en situation d'exploitation, il importe à ce moment de notre réflexion de bien voir que la logique connexionniste suppose la possibilité structurelle d'une éjection radicale hors du système, d'une mise au dehors.

Dans le cadre d'un monde social défini en termes de réseaux, la conscience que ces exclus ont de leur situation ne peut donc pas être seulement décrite comme le résultat d'une asymétrie sociale dont certains groupes tireraient profit en exploitant d'autres²⁴. Ces exclus ne sont pas tant des marginaux au sens traditionnel du terme que des individus que le système a besoin de rejeter pour continuer à fonctionner. Ils sont par définition en tant qu'exclus sans représentation sociale aucune, sans identité sociale autre que celle purement négative de ceux qui sont abandonnés y compris par les instances critiques issues des luttes ouvrières²⁵. Le propre de l'exclusion en tant que sortie hors du réseau social est en effet d'échapper à toute forme de distribution des rôles sociaux, à toute appartenance. Comme le montrent Luc Boltansky et Eve Chiapello, par opposition à l'exploité, l'exclu tend ainsi à être défini de façon purement négative, c'est-à-dire sans référence à la positivité même d'une identité sociale : "Mais c'est dire aussi que tendent à disparaître de la représentation des plus démunis tous les traits positifs qu'un siècle de luttes ouvrières et de littérature révolutionnaire avaient attachés à la figure de l'homme du peuple : le courage, la franchise, la générosité, la solidarité. A ces qualités [...] se substituent les attributs pitoyables de

cognitives et conduites sociales (vol. 4), Neuchâtel et Niestlé, 1993 ; DUBOIS N, LE POULTIER F., "Norme d'internalité et corrélation illusoire", in BEAUVOIS J.-L., JOULE R.-V. & MONTEIL J.-M. (eds.), *Perspectives cognitives et conduites sociales* (vol. 6), Neuchâtel et Niestlé, 1998, pp. 149-178.

23 Cf. BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 426.

24 Cf. *ibid.*, p. 436.

25 Cf. *ibid.*, p. 427. C'est encore dans cette perspective que l'on peut comprendre comment le refus de l'injustice sociale peut régresser ici vers ce qui pourrait en constituer le stimulus originel, c'est-à-dire l'indignation face à la pure et simple souffrance de l'autre, abstraction faite de toute considération sur sa position sociale. Pour ces différentes topiques de la souffrance (la topique de l'indignation ou de la dénonciation, la topique du sentiment et la topique esthétique), cf. BOLTANSKY L., *La souffrance à distance*, Paris, Métailié, 1993.

l'exclu défini d'abord par le fait d'être *sans* : sans parole, sans domicile, sans papiers, sans travail, sans droits, etc.”²⁶. Ces situations d'exclusion, loin de pouvoir être considérées comme des situations seulement marginales, purement accidentelles ou conjoncturelles, semblent être de plus en plus vécues aujourd'hui comme l'expression d'une nouvelle expérience de société, comme si la possibilité même de l'exclusion renvoyait à une structure profonde de la vie sociale : “C'est, selon nous, la diffusion très rapide d'une définition du monde social en termes de réseaux accompagnant la mise en place du monde connexionniste qui permet de comprendre comment la dynamique de l'exclusion et de l'insertion, d'abord associée au destin de groupes marginaux, a pu prendre la place impartie auparavant aux classes sociales dans la représentation de la misère sociale et des façons d'y porter remède”²⁷.

Dans une topique de l'exploitation, on participe avec ses pairs à une situation d'oppression, que ce soit en faisant partie du groupe dominant ou en faisant partie du groupe dominé. Le vécu des individus est d'emblée codé à partir de leur identité sociale ou en tout cas est lié d'une façon ou d'une autre à la question de leur identité sociale. Même le thème de la mobilité sociale repose sur le fait que des groupes d'appartenance existent bel et bien et sont essentiels à l'insertion sociale des uns et des autres. Or, précisément, lorsqu'on passe d'une topique de l'exploitation à une topique de l'exclusion, cette logique d'appartenance semble s'estomper. L'exclu n'est jamais défini socialement ou alors il est défini de façon purement négative comme celui qui n'est pas inséré dans la société en général. Bien entendu, il n'est pas vrai que l'exclusion vient seulement toucher les individus au hasard de leur négligence ou au hasard de simples dysfonctionnements dans le système social. Certaines populations sont objectivement plus exposées que d'autres et sont pour ainsi dire poussées par le système dans l'exclusion²⁸. Il importe en ce sens de distinguer clairement deux moments dans l'expérience de l'exclusion. Le premier moment est celui en lequel l'individu tend vers l'exclusion et n'est pas encore exclu. Il ne peut manquer d'être perçu à ce moment comme ayant encore telle ou telle appartenance et identité sociale qui l'inscrivent dans une expérience d'exploitation. Mais au moment où il entre dans l'exclusion au sens radical, c'est à une autre topique que nous avons affaire. Il n'est plus dans le réseau. Il n'est plus situé quelque part dans un champ social à l'intérieur duquel se déploient des relations d'appartenances et des rapports entre groupes. Ce qu'il importe surtout ici de bien voir, c'est que c'est précisément le propre de cette nouvelle expérience sociale connexionniste générée par le capitalisme post-industriel que d'inscrire la possibilité même de l'exclusion au cœur de l'expérience sociale, nos différentes appartenances ne suffisant pas à garantir notre insertion dans le réseau, notre capacité à nous y maintenir. C'est encore ainsi que nous pourrions comprendre la façon dont ce thème de l'exclusion finit par envahir les couches les plus favorisées de la population : “Un signe de cette diffusion importante est le fait que, dans le

26 Cf. BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 429.

27 Cf. *ibid.*, p. 428.

28 Cf. THOMAS H., *La production des exclus*, Paris, PUF, 1997.

courant des années 90, un nombre croissant d'acteurs (y compris des cadres) ont vu dans l'“exclusion” une menace les concernant personnellement et, par conséquent, reconnu quelque chose de leur propre destin dans une situation sociale – pourtant très éloignée de la leur – dont le représentant paradigmatique ou, si l'on veut, le “bon exemple”, était constitué par le SDF (Sans Domicile Fixe), vagabond sans feu ni lieu”²⁹.

2.3. Appartenance groupale et insertion sociale

Reconnaître quelque chose de son destin à soi dans le destin de ces exclus que la société produit, cette représentation de nature tragique, aussi choquante puisse-t-elle être au regard de ceux qui sont effectivement exclus, exprime de façon très nette la façon dont les individus sont aujourd'hui amenés à comprendre la signification de leur processus d'insertion dans le réseau social-économique. Nous pourrions dire que nous avons affaire ici à une expérience en laquelle il ne suffit plus d'appartenir à un groupe donné ou à des groupes donnés pour être inséré dans le réseau social. Le moment de l'appartenance groupale et le moment de l'insertion sociale, tout en étant fondamentalement liés l'un à l'autre, se différencient. Deux moments doivent ainsi être bien distingués, celui par lequel on se vit comme ayant telle ou telle identité sociale et celui par lequel on se vit comme membre d'un réseau social, inséré dans une vie sociale dont la structure est connexionniste. Le propre de cette expérience connexionniste consiste en effet dans le fait que le processus d'insertion dans le réseau n'est plus vécu comme garanti par nos différentes appartenances. Il ne peut manquer en ce sens de se déployer comme un processus tout à la fois contingent et individuel. Bien entendu, il ne s'agit pas de dire que ces individus qui s'insèrent dans le réseau social ne sont pas liés à des groupes d'appartenances. Nous verrons d'ailleurs plus loin que ces derniers sont beaucoup plus essentiels qu'on ne pourrait le croire de prime abord au positionnement des individus dans le réseau. Mais ce n'est toutefois jamais en tant que membre de tel ou tel groupe que l'individu s'insère dans le réseau et s'y positionne. Le propre de cette expérience connexionniste consiste en effet dans le fait que les individus doivent perpétuellement inventer leurs relations. Il faut être en mouvement, non pas au sens où l'on tente de passer d'un groupe moins valorisé à un groupe plus valorisé, non pas au sens non plus où l'on tente de surpasser ses pairs dans un groupe donné, mais au sens où on est perpétuellement en demeure de participer à la construction de nouvelles rencontres.

Il ne peut être question dans cette perspective d'interagir les uns avec les autres sur la base de rapports pré-établis entre groupes. Il s'agit bien au contraire de s'insérer dans un mouvement de constitution perpétuelle de nouvelles connexions qui seront d'autant plus intéressantes qu'elles seront riches et improbables. Du point de vue strict du processus d'insertion des individus dans le réseau social, tout se passe dès lors comme si le fait d'être dans le réseau ou hors du réseau ne pouvait être décrit qu'à partir des pures propriétés relationnelles d'individus dotés d'un plus ou moins grand

29 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 428.

pouvoir de connexion. Sortir du jeu ne peut en ce sens être décrit que de façon négative. C'est ne plus être dans le coup, c'est cesser d'avoir une place parce qu'on a cessé de se connecter. Tout se passe donc dans cette perspective comme si le processus même par lequel les individus réussissaient ou ne réussissaient plus à s'insérer dans la société ne pouvait pas être perçu sur la base de rapports inter-groupes pré-déterminant ces connexions. Nous n'avons plus en effet affaire ici à un individu qui noue des relations et s'inscrit dans des collectifs selon les critères liés à ses diverses appartenances. Nous avons plutôt affaire à un individu qui invente des relations en faisant jouer de façon inédite ses propres appartenances et les appartenances des autres. Nous pourrions encore dire que ce ne sont pas tant ses appartenances qui soutiennent l'insertion de l'individu dans le réseau que l'individu qui contribue à nourrir ses différentes appartenances en les mobilisant dans des projets inédits, en les mobilisant dans la formation de collectifs improbables. C'est bien le propre de la cité par projets que de valoriser un individu dont l'insertion dans la société se comprend comme un processus d'individuation par multiplication des connexions. C'est encore en ce sens que Boltansky et Chiapello montrent que l'image de l'individu parfaitement socialisé dans ce type de monde social est celui d'un individu mobile, ayant l'art d'établir et d'entretenir des connexions nombreuses, diverses et enrichissantes, ayant la capacité d'étendre les réseaux³⁰. Dans un tel monde connexionniste, la fidélité trop grande à une appartenance sociale ne peut manquer de fonctionner comme une rigidité. Elle indique un certain refus de se connecter, le propre de la connexion réussie consistant en effet ici dans le fait qu'elle n'est pas purement déterminée à l'avance par une logique d'appartenance.

Nous sommes bien en ce sens dans le cadre d'une cité par projets en laquelle la médiation l'emporte sur le médiatisé : "Cette cité prend appui sur l'activité de *médiateur* mise en œuvre dans la formation des réseaux, de façon à la doter d'une valeur propre, indépendamment des buts recherchés ou des propriétés substantielles des entités entre lesquelles la médiation s'effectue. Dans cette perspective, la médiation a en soi une valeur ou plutôt, dans le cadre conceptuel utilisé ici, une grandeur spécifique dont est susceptible de se prévaloir tout acteur quand "il met en rapport", "fait des liens" et contribue par là à "tisser des réseaux". [...] La formation de réseaux plus ou moins étendus n'est pas plus une réalité nouvelle que l'activité marchande ne l'était à l'époque où Adam Smith écrit *La Richesse des nations*. Mais tout se passe comme s'il fallait attendre le dernier tiers du XX^e siècle pour que l'activité de médiateur, l'art de tisser et d'utiliser les liens les plus divers et les plus lointains, se trouve autonomisée, détachée d'autres formes d'activités qui jusque-là la recouvraient, identifiée et valorisée pour elle-même. C'est ce processus qui nous paraît constituer une nouveauté digne d'attention"³¹.

30 Cf. *ibid.*, , p. 438.

31 *Ibid.*, p. 162.

L'individu exclu est celui qui n'est plus perçu comme connecté et connectable. En sens inverse, l'individu est d'autant mieux intégré qu'il dispose du capital social le plus varié³². Nous dirons encore que ce qui fait la valeur sociale de l'individu, ce ne sont pas tant ses différentes appartenances que ses propriétés relationnelles, c'est-à-dire le nombre, la fréquence et la direction de ses connexions³³. Les appartenances sociales ne sont rien ici sans la façon dont les individus les font jouer en établissant leurs connexions, en construisant des relations inédites. Il est toutefois important de souligner qu'on ne s'insère pas dans le réseau à partir de nulle part et de n'importe quelle façon. Il s'agit toujours d'une façon ou d'autre de prendre appui sur des ressources personnelles, mais aussi sur des appartenances et des identités sociales. Mais il est tout aussi important de mettre en évidence le fait que le processus d'insertion dans le réseau est irréductible au fait de posséder telle ou telle appartenance sociale. L'insertion renvoie à un pouvoir de connexion qui échappe à la logique des appartenances tout en s'en nourrissant. Le rapport à l'identité sociale est ici envisagé à partir de la capacité que le sujet a de l'utiliser ou non pour son positionnement dans un type de monde dont le critère de socialité se mesure au pouvoir de se connecter. Il importe de bien se rappeler que cette forme d'expérience sociale n'est certainement pas la seule que nous expérimentons, même si elle devient par certains aspects de plus en plus présente aujourd'hui. Notre propos consiste seulement ici à réfléchir à la façon dont cette forme spécifique d'expérience collective est susceptible de modifier la question de l'identité sociale.



3. L'identité sociale comme instrument de négociation

Nous avons montré que, dans la grammaire de la cité par projets, l'individu hautement socialisé est celui qui est capable de se constituer comme un *point de passage obligé* circonstanciel entre deux milieux ou encore entre deux sphères d'activités ou d'intérêts³⁴. Cet individu n'est pas seulement connecté. Il se constitue lui-même comme un agent de connexion. L'individu valorisé dans la cité par projets possède bien en ce sens, en tant qu'agent de connexion, une identité qui échappe radicalement à toute forme d'appartenance à un groupe donné. L'individu s'insère dans le réseau social à mesure de son pouvoir d'établir des relations inédites, improbables. Dans le cadre d'une telle forme d'expérience sociale, il n'y a pas tant à tenir d'abord compte des propriétés des éléments entre lesquels la relation s'établit qu'au fait même de l'établissement de cette relation qui sera jugée d'autant plus intéressante qu'elle sera tout à la fois improbable et capable de générer d'autres relations encore. Les qualités des personnes comme celles de femme, de noir, de jeune, d'ouvrier, etc., ne sont pas traitées comme des qualités qui déterminent par elles-mêmes l'élaboration des relations tissées par les individus. Nous dirons bien plutôt que ces différentes qualités ou ces différentes appartenances n'ont de poids que

32 Cf. *ibid.*, p. 439.

33 Cf. *ibid.*, p. 225.

34 *Ibid.*, p. 441.

relativement aux connexions dans lesquelles elles sont susceptibles d'être mobilisées. L'individu connexionniste a parfaitement conscience que certaines connexions ne sont pas d'emblée compatibles et peuvent même entraver l'établissement d'autres connexions. Cet individu est d'ailleurs capable d'entretenir une distance entre différents milieux afin de se rendre indispensable, d'être reconnu comme un point de passage obligé entre ces derniers. Une telle expérience nous conduit à concevoir l'identité sociale comme une ressource mobilisable dans le processus de construction de nos connexions.

3.1. La mobilisation de l'identité sociale

Dans le type d'expérience connexionniste que nous interrogeons ici, les différentes appartenances auxquelles nous sommes liés ne sont donc activées, valorisées, mobilisées qu'en fonction du type de connexion que nous sommes en train d'établir. Cette façon spécifique de mobiliser les identités sociales dans le processus de construction d'un réseau est particulièrement visible dans les nouveaux mouvements protestataires.

Pour bien saisir la portée de cette remarque, il importe à nouveau de bien voir que nous ne sommes pas en train de dire que le contenu de l'expérience connexionniste du manager capitaliste est identique au contenu de l'expérience de celui qui s'engage dans un réseau de protestation. Nous nous intéressons seulement ici à ce qui fait que ces contenus d'expériences très différents se rejoignent néanmoins autour d'un même enjeu, d'un même rapport à la question de l'identité sociale. Par rapport aux réflexions que nous venons de développer, l'intérêt de passer par une interrogation sur ces nouveaux mouvements de protestation est de nous permettre de rendre plus visible encore la spécificité de ce processus de mobilisation des identités sociales.

Il importe premièrement de bien voir qu'il n'est pas demandé à ceux qui prêtent la main à ces événements de protestation d'exprimer une adhésion totale sous tous les rapports à l'action entreprise mais d'exprimer seulement un accord sur la validité de l'action ponctuellement menée. Ces mouvements revendiquent ainsi contre le travail d'homogénéisation idéologique des organisations traditionnelles le respect fondamental de l'hétérogénéité et de la pluralité des modes et des motifs d'engagement. Cette association circonstancielle et pratique entre une telle diversité d'acteurs et d'intérêts est nécessairement vécue comme étant le fait des individus eux-mêmes. Mais il faut encore aller un peu plus loin dans notre réflexion et nous rendre compte que ces différents individus ainsi engagés vont pouvoir faire valoir dans leur engagement circonstanciel et pratique telle ou telle appartenance et identité sociale. Nous avons ainsi affaire à une expérience sociale en laquelle c'est la rencontre entre des individus qui rend possible une association entre des collectifs et des identités sociales parfois fondamentalement différents les uns des autres. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il n'y a pas lieu de justifier cette association autrement que par ce qu'elle rend possible en termes d'objectifs ponctuels. Les collectifs, les appartenances et les identités sociales sont davantage vécus comme ce qui est mobilisé que comme ce qui mobilise. Bien entendu, il n'est pas dans notre intention de réduire toute la diversité et

l'ampleur de ces nouveaux mouvements protestataires aux thèses que nous développons ici. Il nous importe seulement de souligner de quelle façon ces nouveaux mouvements protestataires permettent d'interroger un type spécifique de rapport des individus à leurs identités sociales. Le mouvement protestataire se comprend d'abord comme une association d'individus qui mobilisent leurs groupes d'appartenance plutôt que comme une association de groupes mobilisant leurs membres. C'est encore dans cette perspective que Boltansky et Chiapello soulignent l'importance de l'identité personnelle des individus du point de vue des critères de socialité en vigueur dans la cité par projets : "Dans un monde donné pour extrêmement incertain et fluctuant, le *soi* constitue le seul élément qui vaut la peine d'être identifié et développé parce qu'il est le seul qui se présente comme tant soit peu *durable*"³⁵.

Mais il importe de ne pas se tromper sur la signification de cet individualisme de type connexionniste. Le monde connexionniste implique en effet le développement d'individus qui sont capables de jouer avec leurs identités sociales. Il n'implique pas un monde d'individus atomisés. Le monde connexionniste reste bien un monde composé de milieux différents, d'identités sociales différentes séparées par des frontières plus ou moins rigides et conflictuelles. Quand un individu établit une relation avec d'autres individus dans le cadre d'une relation de réseau, ils ne sont pas sans lien et sans appartenance, que du contraire. Leur poids dans le réseau est lié à tout ce qu'ils y apportent en termes de pouvoir de connexion. C'est ainsi qu'on peut dire que l'individu connexionniste possède toute une série d'appartenances qu'il s'agit précisément pour lui de pouvoir activer au bon moment et avec les bonnes personnes dans des projets. Ce type de développement connexionniste du lien social peut ainsi nous conduire à concevoir les identités sociales comme autant d'instruments pouvant servir à la négociation et au positionnement des individus dans le réseau. Il ressort des dernières réflexions que nous venons de faire que la capacité pour un individu donné de s'insérer est liée à son pouvoir de multiplier les identités et les appartenances afin de les faire jouer. C'est pour cette raison qu'il importe de ne pas trop rapidement assimiler l'expérience que nous décrivons ici avec cette autre expérience en laquelle nous sommes conduits, par un certain type de désir de reconnaissance sociale et de valorisation, à transformer nos identités et à sacrifier certaines identifications au profit d'autres, jugées plus prestigieuses ou plus légitimes³⁶. Dans cette dernière perspective, les individus doivent négocier, avec autrui comme avec eux-mêmes, la possibilité de faire reconnaître telle ou telle appartenance ou de privilégier telle ou telle identification. La gestion de cette négociation dépend des "stratégies identitaires" développées par les individus, c'est-à-dire des procédures mises en œuvre en termes d'assimilation ou de différenciation afin de réaliser "un projet identitaire"³⁷. Mais il

35 *Ibid.*, p. 443.

36 TABOADA-LENETTI I., "Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue", in CAMILLERI & al. (eds.), *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990, pp. 43-83.

37 Pour ce concept, cf. DUBAR Cl., *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991, pp. 116-117 ; LIPIANSKY E. M., *Identité et communication. L'expérience groupale*, Paris, PUF, 1992, p. 21. Cf. aussi, LIPIANSKY E.M.,

importe précisément de bien voir qu'il s'agit dans toutes ces recherches d'interroger les stratégies utilisées par les individus pour s'identifier à un groupe ou des groupes valorisés au sein d'un environnement social complexe. L'intérêt de ces recherches est qu'elles prennent acte d'une situation en laquelle les individus sont habités d'une pluralité d'appartenances qui se mêlent, se renforcent ou s'inhibent. L'identification au groupe apparaît en ce sens comme le fruit d'un travail perpétuel de composition. Bien entendu, ces considérations ne sont pas bien loin de celles que nous développons ici, mais elles risquent de nous faire passer à côté de la spécificité de l'expérience que nous interrogeons.

La spécificité de l'expérience connexionniste consiste en effet dans le fait qu'il ne s'agit pas en mobilisant une identité sociale de gagner une bataille de prestige. Pour bien saisir la signification du rapport connexionniste à l'identité sociale, il est important en effet de cesser de faire comme si celui-ci était d'emblée et nécessairement articulé à une question de prestige social lié aux appartenances. Loin de nous de vouloir nier l'importance de ce rapport spécifique à l'identité sociale. Mais il ne serait pas juste d'en faire la clé d'interprétation de ce qui est fondamentalement à l'œuvre dans l'expérience connexionniste. On pourrait en effet dire que le rapport à l'identité sociale a essentiellement ici comme fonction de permettre aux individus de négocier leur place dans le réseau socio-économique, dans le mouvement protestataire ou encore dans l'action collective. Le processus de mobilisation des identités sociales n'a pas ici comme fonction de se faire reconnaître comme membre d'un groupe valorisé. Le rapport des individus à leurs identités sociales doit bien plutôt être compris comme un rapport fondamentalement pratique, le but recherché par la mobilisation de l'identité sociale étant celui de participer à un projet circonstanciel et d'y négocier sa place, son intérêt. Il s'agit de pouvoir mobiliser des identités sociales à bon escient, mais non pas ici dans le but d'être valorisé en termes d'appartenance, mais dans le but de s'insérer dans un réseau, dans un projet, dans le but de réaliser les connexions les plus fécondes. Bien entendu, il se peut que le critère retenu dans la négociation des positions dans le réseau soit celui du prestige des identités sociales mobilisées. Mais même dans ce cas, il ne serait pas juste de dire que le rapport de l'individu à l'identité sociale qu'il mobilise est animé d'un désir d'être valorisé en tant que possédant l'identité sociale en question. La valorisation qui est recherchée ici est une valorisation individuelle selon le critère du pouvoir de connexion, telle ou telle identité sociale pouvant fonctionner comme une ressource en vue de l'accroissement d'un pouvoir de connexion. La question du prestige des identités sociales dans le cadre d'une expérience connexionniste signifie simplement qu'il est possible de faire de ce prestige social le critère utilisé dans la négociation des positions au sein d'un réseau donné, au sein d'une certaine action collective.

“Groupe et identité”, in MICHAUD G. (ed.), *Identités collectives et relations inter-culturelles*, Bruxelles, Editions Complexe, 1978, pp. 59-88.

Luc Boltansky et Eve Chiapello défendent une thèse similaire en s'intéressant aux critères de grandeur qui sont en vigueur dans la forme d'expérience connexionniste issue du capitalisme post-industriel. L'individu valorisé dans la cité par projets n'est pas tant celui qui appartient à des groupes valorisés que celui qui est capable de frayer les connexions les plus riches et les plus improbables. Le rapport de l'individu à ses identités sociales ne doit pas tant être considéré ici comme un rapport négocié d'inclusion de soi dans une généralité que comme un rapport de mobilisation d'une généralité en vue de l'accroissement d'un pouvoir individualisant de connexion. On pourrait encore dire les choses autrement en disant qu'on ne se prévaut pas de l'identité sociale, mais qu'on la mobilise. C'est ainsi qu'il ne suffit pas de faire partie d'un groupe prestigieux pour être doté d'un pouvoir de connexion, d'une habilité à l'inscrire dans une pratique de réseau. L'appartenance au groupe, aussi prestigieux soit-il, ne garantit pas la réussite de l'insertion, la capacité à fonctionner dans le réseau. C'est précisément pour cela qu'il y a lieu ici de différencier l'insertion sociale et l'appartenance groupale. Ce pouvoir de connexion est bien tributaire des appartenances mobilisables, mais il doit en même temps être considéré comme un pouvoir spécifique. C'est pourquoi nous disons que ce sont ici les individus qui mobilisent leurs identités sociales plutôt que les individus qui sont mobilisés par ces dernières.

Que le rapport que les individus entretiennent avec les identités sociales qu'ils mobilisent ne soit pas interprétable comme relevant seulement d'une question de prestige s'atteste de façon plus forte encore dans ces expériences connexionnistes de participation à des collectifs de protestation ou de recherche en réseau. Il importe en effet de toujours garder à l'esprit que ce sont bien ici les individus qui mobilisent des identités sociales en vue de la réalisation d'une certaine action. Le rapport à l'identité sociale est médiatisé par la sollicitation d'une pratique commune à construire. Bien entendu, des questions de prestige social continuent d'être à l'œuvre. Il est par exemple évident qu'une identité sociale peut être mobilisée et donner du poids à ceux qui s'en réclament par le seul fait du nombre de connexions prestigieuses qu'elle est susceptible d'induire. Mais ces considérations, aussi justes soient-elles, ne doivent pas nous faire manquer un autre aspect du rapport des individus aux identités sociales qu'ils mobilisent. Il ne s'agit pas tant en effet ici pour les individus de faire valoir des identités sociales comme on sort des atouts de son chapeau. Il faut convaincre, il faut que l'identité sociale soit mobilisée de façon telle qu'elle pourra être associée à d'autres identités sociales ou d'autres appartenances au sein d'une pratique commune circonstancielle. Nous sommes donc loin ici de l'idée selon laquelle on se valorise en se rapportant à une identité sociale valorisante. Cette identité sociale va être mobilisée dans une situation qui échappe par définition à la logique des rapports entre groupes. Elle n'est pas tant mobilisée dans une situation inter-groupe inédite que dans une situation où la logique qui prédomine est celle d'une coordination entre des acteurs et des intérêts divers au sein d'une pratique commune inédite.

3.2. Les ressources de l'appartenance

Les réflexions que nous venons de développer nous ont conduits à interroger une dimension spécifique du rapport connexionniste à l'identité sociale, celle qui en fait une ressource dans le processus d'insertion des individus dans le réseau social. Dans cette perspective, l'individu hautement socialisé est celui qui est capable de jouer avec ses ressources propres, mais aussi avec ses identités sociales, en les convoquant ou en ne les convoquant pas, mais toujours dans le cadre de son insertion individuelle dans le réseau. Il importe tout autant en ce sens d'insister sur l'irréductibilité du pouvoir de connexion des individus par rapport à leurs différentes appartenances que d'insister sur le fait que ce pouvoir de connexion est bien tributaire des ressources de leurs différentes appartenances. En reprenant une terminologie développée par Marc Maesschalck et Jacques Lenoble, nous pourrions dire ici que la relation des individus à leurs identités sociales peut être décrite comme une relation réversible et asymétrique. Il y a tout à la fois interdépendance de pouvoir de connexion et de l'identité sociale (réversibilité) et une autonomie du pouvoir de connexion par rapport à l'identité sociale (asymétrie), si bien que le processus de mobilisation de l'identité sociale ne peut pas être seulement compris ici comme son application schématique à une situation inter-groupe inédite³⁸. La mobilisation de l'identité sociale implique en effet ici une capacité spécifique de l'individu à la faire jouer dans une situation qui est douée d'une cohérence sociétale spécifique, irréductible à celle des rapports entre groupes. Si nous avons insisté dans le paragraphe précédent sur l'irréductibilité du pouvoir de connexion de l'individu par rapport à l'identité sociale qu'il mobilise, il nous faut également insister sur le fait que ce processus de mobilisation est néanmoins dépendant des différentes ressources identitaires dont il dispose. C'est dans cette perspective que Luc Boltansky et Eve Chiapello montrent qu'un tel monde connexionniste implique une forme spécifique d'exploitation liée à la question de l'exclusion. Le capitalisme post-industriel peut en effet être comprise comme générant un type d'exploitation articulant la position de ceux qui sont dotés d'un grand pouvoir de connexion et la position de ceux qui sont dotés d'un moins grand pouvoir de connexion, la moindre mobilité de ces derniers étant nécessaire à la mobilité des autres : "On peut proposer la réponse suivante : la contribution spécifique des petits à l'enrichissement dans un monde connexionniste et la source de l'exploitation par les grands réside précisément dans ce qui constitue leur faiblesse dans ce cadre, c'est-à-dire leur immobilité"³⁹. L'immobilité des uns serait ainsi la condition du profit que les autres tirent de leur aptitude à se déplacer. C'est pour cette raison que l'enracinement, la fidélité et la stabilité peuvent constituer dans un tel monde un véritable facteur d'exploitation.

Ces individus immobiles dont parlent Luc Boltansky et Eve Chiapello peuvent en ce sens être considérés comme étant tout à la fois des exclus et des exploités. Ils sont exploités au sens où le réseau profite de leur présence. Ils sont exclus dans la mesure

38 Cf. LENOBLE J. & MAESSCHALCK M., *Toward a Theory of Governance*, op. cit., pp. 85-87.

39 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 445.

où ils sont aux marges du réseau, ne sont pas constitués en agents de connexion. Le réseau peut ainsi exclure de façon radicale comme il peut exclure en immobilisant et en profitant de cette immobilité. Un des intérêts fondamentaux de cette réflexion est qu'elle nous permet de prendre toute la mesure du rapport entre le pouvoir d'insertion sociale des individus et leur capacité à bouger, à se déplacer, à activer une pluralité de ressources et d'appartenances. Selon en effet que les individus sont capables d'activer une pluralité d'appartenances ou selon qu'ils sont davantage fixés à certaines d'entre elles, c'est leur position dans le réseau qui est en train de changer, les uns étant davantage voués à des activités de connexion les autres étant davantage voués à des activités de maintenance. Il importe toutefois d'être ici très prudent dans l'usage de cette différence entre la mobilité des uns et l'immobilité des autres. Comme Luc Boltansky et Eve Chiapello le montrent, la logique connexionniste peut forcer certains individus à ne plus s'inscrire dans un lieu, se fragilisant ainsi davantage encore pour augmenter leur chance de participation à la vie du réseau : "La "désaffiliation" peut être ainsi amorcée par des conduites d'autoprotection en situation de précarité dont le résultat paradoxal est d'augmenter la précarité"⁴⁰. On pourrait en ce sens parler d'un nouveau nomadisme de la précarité⁴¹.

C'est pour cette raison qu'il n'est pas juste de mettre sur un pied d'égalité la flexibilité et la précarité de l'intérimaire et la mobilité des cadres de haut niveau : "Dans un cas, la mobilité est choisie, elle est source de force, elle s'impose ; dans l'autre la flexibilité est imposée et se révèle être tout le contraire d'une liberté. La mobilité de l'exploiteur a pour contrepartie la flexibilité de l'exploité"⁴². Si l'on poursuit quelque peu le raisonnement développé par Luc Boltansky et Eve Chiapello, il importe en effet de bien voir que cette mobilité des individus poussés dans la précarité n'a fondamentalement rien à voir avec la mobilité des dominants. La différence entre les deux dépasse le fait que cette mobilité serait volontaire chez les uns tandis qu'elle serait contrainte chez les autres. A bien y regarder, cette flexibilité renvoie bien plutôt à la fameuse immobilité des exploités que nous évoquions précédemment. Etre flexible, en effet, ce n'est pas tant occuper une position sociale construite sur la base d'un mouvement continu de connexion. C'est bien plutôt passer de postes fixes en postes fixes. L'intérimaire passe de poste en poste à la façon dont les instants cartésiens se succèdent. Bien entendu, l'intérimaire peut toujours faire valoir telle ou telle de ses expériences antérieures dans le but de pouvoir obtenir tel nouveau poste. Mais ce processus de valorisation du passé n'a rien à voir avec celui mis en oeuvre par le manager capitaliste. Celui-ci ne se connecte en effet qu'en s'appuyant sur son passé, qu'en le faisant valoir comme une ressource pour de nouvelles connexions. Le temps du manager connexionniste est un temps où le passé est perpétuellement mobilisé en vue de la construction de nouveaux projets tandis que le temps de l'intérimaire est un temps discontinu. Il s'agit en effet de passer par saut

40 *Ibid.*, p. 449.

41 Cf. ATTALI J., *L'homme nomade*, Paris, Fayard, 2003.

42 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 456.

de position immobile en position immobile. La flexibilité apparaît en ce sens comme une immobilité radicalisée qui finit par conduire à une véritable impossibilité de connexion : “C’est leur capacité à “se réaliser” dans l’accomplissement d’une œuvre quelconque (à nouer une relation, à acquérir un statut dans un emploi, à développer une famille, etc.) qui se trouve mise en cause. La dévalorisation qui s’ensuit, en rendant plus difficile la formation de nouveaux liens, contribue à faire de l’isolement une condition durable”⁴³. La précarité conduit ainsi les individus à ne plus pouvoir s’appuyer sur des appartenances qui seraient susceptibles de nourrir leur capacité à se connecter.

Même si la grammaire du monde connexionniste fait des individus les agents de leur propre connexion, de leur propre insertion dans le réseau, les relations possibles au sein de celui-ci échappant à tout cadre pré-établi par des relations inter-groupes, il reste que ce pouvoir de connexion repose sur des appartenances plus ou moins riches et plus ou moins opportunément exploitées. Ces appartenances et ces identités sociales sont bien loin en ce sens d’être sans importance au regard du processus d’insertion des individus dans le réseau. L’expérience connexionniste du lien social nous conduit à faire de ces identités sociales et de ces différentes appartenances autant de ressources plus ou moins riches permettant aux individus de s’inscrire dans la société et d’y négocier leur position toujours provisoire. On passe donc à côté des enjeux du monde connexionniste si nous le caractérisons comme un monde composé d’individus dépouillés de toute appartenance, d’individus désencombrés, selon l’expression fameuse de Michael Sandel⁴⁴. Tout en correspondant à certains aspects fondamentaux de cette nouvelle forme de socialité, une telle caractérisation occulte le fait que l’individu connexionniste n’est pas tant un individu sans appartenance qu’un individu capable de jouer avec ses appartenances, de les négocier dans le processus de composition d’un projet circonstanciel. Nous sommes donc bien ici en présence d’une certaine logique individualiste, mais qui se comprend essentiellement comme une capacité à faire se rencontrer des mondes, des appartenances, des identités sociales. Même dans le cadre d’un pur opportunisme de réseau, où l’individu n’a comme souci que celui de sa trajectoire personnelle, il s’agit toujours, d’une façon ou d’une autre, de jouer avec des identités, de les activer ou de ne pas les activer selon la nature des connexions à établir.

La différence entre les forts et les faibles ne se caractérise donc pas tant ici par le fait que les uns n’ont ni père ni mère et que les autres sont enracinés, affiliés, identifiés socialement. Elle consiste bien plutôt dans le fait que les forts se vivent comme capables d’activer une pluralité d’affiliations, une pluralité d’identités ou encore d’appartenances. Ce qui semble plus encore être tout à fait spécifique de cette expérience connexionniste, ce n’est pas tant que nous assistions ici à une multiplication des rôles et des statuts possibles pour les individus que le fait que ces

43 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 505.

44 SANDEL M., “The Procedural Republic and the Unencumbered Self”, in *Political Theory*, 12/1 (1984), pp. 81-96.

différents rôles et statuts soient perçus, selon la grammaire de ce monde spécifique, comme autant de moyens relatifs au processus de négociation d'une position dans le réseau social. Il ne s'agit pas tant d'être sans appartenance que d'être capable de jouer avec toutes ses appartenances afin de se connecter, de négocier son poids dans le réseau social : "Or, pour tirer parti des contacts qu'il noue, il doit intéresser et, pour ce faire, acquérir une saillance qui ne peut lui venir que de son extériorité par rapport au monde qu'il approche"⁴⁵. Dans cette perspective, le rapport à l'identité sociale dans un monde connexionniste ne peut pas être compris comme impliquant sa pure et simple mise entre parenthèses au profit de la valorisation d'une individualité purement atomisée, sans appartenance. L'individu qui se constitue en point de passage obligé, qui fait exister un nœud au sein du réseau, ne le fait pas seulement par la seule force de sa pure et simple individualité. Il le fait en faisant jouer l'attractivité de certaines appartenances et ressources sociales. D'une certaine manière, l'individu connexionniste n'a donc jamais été indépendant de ses appartenances et de ses affiliations. Tel est bien un des enjeux fondamentaux de cette nouvelle forme d'expérience sociale. D'un certain point de vue, elle valorise l'identité personnelle des individus. Mais, d'un autre point de vue, l'individu ne peut se connecter et s'inscrire dans le réseau qu'en faisant jouer avec plus ou moins de bonheur des identités sociales les unes avec les autres, qu'en faisant se rencontrer des milieux différents. Comme on le voit, les identités sociales sont vécues dans un tel monde comme des ressources susceptibles d'être activées diversement selon le positionnement circonstanciel des individus dans le réseau.

Il importe à ce moment de notre interrogation d'éviter de faire de l'expérience que nous décrivons ici une simple expérience de passage de milieux en milieux. On comprendrait bien mal en effet l'enjeu de cette nouvelle forme d'expérience sociale si nous nous contentions de faire de l'individu connexionniste un individu simplement capable de s'adapter à différents milieux. Ce qui est en effet en jeu dans l'expérience connexionniste, ce n'est pas tant le fait de passer de milieux en milieux, de jongler avec les milieux, que de participer à la constitution toujours circonstancielle de nouvelles actions, de nouveaux projets excédant la question de l'appartenance à ces milieux. La spécificité de cette expérience de réseau consiste dans le fait que les acteurs y négocient leur position individuelle en y apportant tout un ensemble de ressources sociales, identités et appartenances qui excèdent leur pure et simple individualité. L'identité sociale n'est donc pas seulement comprise ici comme ce qui englobe les individus sous une catégorie plus générale. Nous sommes bien plutôt ici en présence d'une expérience en laquelle des identités sociales et des appartenances sont vécues comme ce qui permet à des individus de se déplacer de façon inventive dans le réseau social, d'y établir des connexions inédites, d'y avoir individuellement un certain poids. Le rapport des individus à leurs identités sociales implique bien en ce sens une forme de réflexivité spécifique au sein de laquelle les individus posent leurs identités sociales non pas seulement comme des instruments de généralisation de leur situation vécue mais comme des instruments leur permettant de s'insérer

45 BOLTANSKY L. & CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit., p. 561.

individuellement dans le réseau social. Nous avons bien en ce sens affaire à une forme d'expérience sociale qui inverse le rapport de subsomption du particulier sous le général. Il ne s'agit pas tant ici de procéder à une mise entre parenthèses des dimensions particulières de la situation vécue en la subsumant sous une généralité que de mobiliser cette généralité comme une ressource dans le processus de construction d'une situation particulière dont la cohérence contextuelle ne relève pas comme telle d'un rapport entre des groupes pré-déterminant les relations entre individus. Nous sommes bien plutôt au contraire dans une situation où des groupes, des collectifs, des identités sociales sont convoqués en vue de la construction de relations qui dépassent les rapports entre groupes.

4. Le réseau et la construction des identités sociales

Nous avons montré de quelle façon une certaine forme connexionniste d'expérimentation du lien social implique un type spécifique de rapport des individus à leurs identités sociales. L'identité sociale est ici expérimentée comme une ressource. Elle ne permet pas seulement de généraliser une situation vécue personnellement, d'en subsumer quelque chose sous une catégorie. Elle permet également d'individualiser et de négocier une position dans le réseau social. Une des limites de ces dernières réflexions consiste toutefois dans le fait qu'elles présupposent que les individus connexionnistes jouent avec des identités sociales qui vont de soi. C'est très précisément ce qui se passe lorsque les nouveaux mouvements protestataires se construisent comme un processus de connexion d'intérêts, de milieux, de groupes pour la prise en charge collective de souffrances, de personnes ou d'enjeux sociaux bien définis. Il importe bien entendu de se rappeler l'intérêt fondamental de ces nouvelles formes de mouvance protestataire, celles-ci permettant entre autres de prendre en charge une multiplicité de situations de souffrance sociale qui ne font pas partie des cibles traditionnelles des luttes et des revendications collectives⁴⁶. C'est dans cette perspective que tel collectif de femmes peut entrer tout à coup dans tel projet de contestation réunissant une pluralité d'autres intérêts et identités sociales. La lutte envisagée ici n'est pas une lutte des femmes pour les femmes. Elle est une lutte menée par des individus se positionnant dans un réseau structuré autour d'un projet commun et faisant valoir au sein de ce positionnement une identité de femme. Toute la question est dès lors maintenant de nous concentrer sur ce que cette expérience connexionniste du lien social est susceptible d'induire dans le processus même de construction de ces identités sociales ainsi mobilisées. Il ne s'agira plus ici de nous interroger sur la façon dont les individus peuvent s'individualiser en jouant avec leurs identités sociales. Il s'agira de nous interroger sur ce que cette nouvelle forme d'expérimentation sociale est susceptible d'impliquer pour les identités sociales elles-mêmes. Pour ce faire, nous allons partir d'une série de recherches davantage attentives à la façon dont ces nouveaux mouvements protestataires sont susceptibles de se mobiliser, non pas en fonction de problématiques clairement identifiées, mais en fonction précisément d'un élargissement de notre monde commun, en fonction d'une

46 Cf. BOURDIEU P., *Contre-feux 2*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 10.

redéfinition des identités, en vue de l'ouverture du collectif à de nouvelles entités, humaines et non-humaines⁴⁷. Au regard de la réflexion que nous menons ici, l'intérêt fondamental de cette recherche consiste dans le fait qu'elle ne conçoit pas l'expérience du réseau comme une expérience de connexion entre des individus dont les identités sociales mobilisées vont de soi. Elle la conçoit bien plutôt comme une expérience au sein de laquelle de nouvelles identités sociales sont élaborées et sont susceptibles ainsi de venir au jour.

4.1. *Les forums hybrides et la construction des identités sociales*

Nous avons montré à partir des travaux de Boltansky et Chiapello de quelle façon l'expérience connexionniste implique un type spécifique de rapport à l'identité sociale, nos identités sociales pouvant être vécues comme autant d'instruments plus ou moins mobilisables dans le processus de négociation de notre position dans le réseau social. Toute la question est maintenant de savoir si nous avons épuisé ce faisant toutes les implications de cette expérience connexionniste au regard de la question de l'identité sociale. Il ne semble pas dans la mesure où nous n'avons pas encore véritablement pris en compte la façon dont ces réseaux sont susceptibles d'être le lieu même où se construisent, non pas seulement de nouveaux projets, mais de nouvelles identités sociales. Pour ce faire, nous allons construire une réflexion à partir du processus de constitution de ces forums hybrides qui unissent experts et profanes dans le cadre de la gestion des incertitudes. C'est plus précisément encore à partir des recherches importantes menées par Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe que nous allons développer cette interrogation⁴⁸. Comme nous allons le montrer, il ne s'agit pas dans cette forme d'expérience de se connecter en sachant qui l'on est, en sachant ce que l'on vit, et en utilisant tout cela comme autant de ressources pour accroître son pouvoir de connexion dans le réseau. Il s'agit bien plutôt de se connecter pour savoir qui l'on est, pour conquérir une identité que l'on vit comme incertaine. Pour le dire encore autrement, les individus n'entrent pas ici dans le réseau en mobilisant des identités sociales établies. Ils entrent dans le réseau parce qu'ils sont à recherche de leur identité.

Pour nous rendre compte de la portée de cette interrogation, il nous suffit de réfléchir à ce qui se passe lorsque les habitants du comté de Woburn se mobilisent en faisant valoir qu'ils habitent à proximité d'une décharge dont la toxicité est responsable d'un surcroît de leucémies infantiles. Dans le cas qui nous préoccupe ici, le rapport concret entre le type de toxicité de la décharge et le type de leucémie

47 Cf. LATOUR B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, op. cit. Pour les enjeux du procéduralisme de Bruno Latour, cf. BOLTANSKY L., "Deux lectures de *Politiques de la nature* de Bruno Latour. Un apport de la philosophie politique", in *Esprit*, 7 (2000), pp. 203-211 ; MAESSCHALCK M., *Normes et contextes. Les fondements d'une "pragmatique contextuelle"*, op. cit., pp. 121-142.

48 CALLON M., LASCOUMES P. & BARTHE Y., *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 2001.

provoqué n'est pas encore concrètement élucidé. Les habitants de cette région vont ainsi se constituer en un collectif qui tente de faire valoir leur situation comme un problème tant au plan politique qu'au plan scientifique. Ils vont s'activer, entrer en relation, se connecter avec des instances diverses pour que leur situation soit véritablement saisie dans sa particularité. Il ne peut être question pour ces habitants de céder sur la spécificité de leur situation en laissant leur problème être absorbé dans un quelconque programme d'un quelconque parti politique. Il s'agit bien plutôt de tout faire pour que l'on tienne compte de leur voix particulière : "Ce sont leurs enfants, cet enfant-ci, cet enfant-là, qui meurent, et non pas n'importe quel enfant anonyme vivant auprès de n'importe quelle décharge avérée"⁴⁹. Il s'agit donc de faire droit, scientifiquement et politiquement, à la particularité de leur situation énigmatique. Ce qu'il y a en effet à traiter ici, ce n'est pas un cas particulier qui serait subsumable sous une catégorie générale déjà disponible. Il y a à traiter une situation particulière affectant des sujets singuliers (Pierre, Anne, Sophie, Jean, etc.), lesquels ne savent pas véritablement ce qui leur arrive. C'est pour cette raison précisément que le groupe que ces habitants sont ainsi en train de forger ne peut pas être compris comme un pur et simple groupe de pression : "Leur protestation n'est pas comparable à celle des chasseurs de palombes qui se mobilisent bruyamment contre les directives européennes ou à celles de constructeurs d'armes qui se battent pour la préférence nationale. Certes, ce sont d'abord leurs intérêts pour lesquels ils se battent, mais s'ils le font, c'est afin d'être fixés sur la nature de leurs intérêts"⁵⁰. La spécificité du combat des riverains de Woburn consiste en effet dans le fait qu'ils se rapportent à leur vécu comme à un vécu énigmatique. Ces habitants de Woburn ne savent pas vraiment ce qu'ils sont en train de vivre. Ce qui les définit comme groupe, c'est précisément une volonté commune, suite à une série d'expériences personnelles similaires, de se mettre à la recherche d'une identité que chacun d'eux ne possède pour le moment que de façon négative : ils ne parviennent pas à identifier véritablement ce qui leur arrive et éprouvent un malaise à laisser leur vécu être simplement subsumé sous une catégorie trop générale pour ce qui les concerne, celle de victimes de décharges toxiques. Ce groupe à l'identité émergente va ainsi entrer de plain pied dans une controverse scientifico-politique, dans une recherche en réseau unissant des experts et des profanes, unissant recherche de plein air, sur le terrain, et recherche confinée en laboratoire⁵¹. Il va s'agir pour eux de construire dans le cadre de leur entrée dans un réseau de recherche les conditions de production de leur identité. Il ne s'agit pas ici de se battre pour faire reconnaître une identité déjà trouvée. Il s'agit de se battre pour la trouver.

49 *Ibid.*, pp. 191.

50 *Ibid.*, p. 192.

51 Pour les enjeux épistémologiques de cette question, cf. *ibid.*, pp. 61-151.

4.2. *Identité sociale et monde commun*

Dans leur ouvrage, Michel Callon et ses collègues examinent un autre cas qui éclaire plus en profondeur encore ce processus de constitution de groupes à l'identité émergente. Il s'agit d'une association rassemblant des personnes atteintes de cette grave maladie musculaire qu'est la myopathie, à laquelle personne, scientifique ou politique, ne s'intéressait. Une première phase du processus de mobilisation a consisté pour ce groupe au faible rayonnement, peu visible, à s'associer, à se connecter à d'autres groupes d'action déjà constitués pour faire cause commune avec eux. Ce processus peut être compris comme une mise entre parenthèses de la particularité de la situation vécue des individus⁵². C'est ainsi par exemple que ces patients pouvaient être considérés comme faisant partie de la grande famille déjà constituée des handicapés moteurs. Mais ce faisant, ils étaient précisément en train de perdre la spécificité de leur maladie étrange. Pour dépasser cette situation, pour conquérir une identité en laquelle ils puissent se retrouver, ces personnes souffrantes et leurs amis ne pouvaient pas attendre que les scientifiques et les politiques commencent à s'intéresser à eux. Il a donc fallu les provoquer en commençant à accumuler par soi-même des observations, en réalisant une base primitive de connaissances à partir desquelles une recherche allait peut-être pouvoir prendre un essor : "Les malades et leurs familles ne s'arrêtent pas là ; ils accompagnent les chercheurs ainsi mobilisés jusque dans leurs laboratoires, constituant des banques d'ADN puis des banques de cellules, mettant en place des structures qui permettent d'organiser des expérimentations collectives puis des essais thérapeutiques. L'exploration des mondes possibles avance à grands pas, co-pilotée par les chercheurs de laboratoire et ces chercheurs de plein air, à l'efficacité et à la pugnacité redoutables, que sont les malades"⁵³.

Ce qu'il nous importe surtout ici de bien voir, c'est que dans la constitution de ce nouveau réseau de recherche enrôlant des acteurs et des intérêts très divers, les myopathes ne forment pas un groupe assuré de son identité. Au contraire, c'est dans et par la constitution même de ce réseau de recherche que ce groupe va pouvoir conquérir une véritable identité. Ainsi, en parvenant finalement à identifier les gènes et les protéines en cause dans leur maladie, les myopathes ont réussi à se donner une identité sociale. Cette nouvelle identité a dans ce cas une base très objective dans la mesure où la maladie est bien liée à la déficience de tel gène. Mais cette identité ne perd en rien pour autant de sa composante subjective dans la mesure où elle ne s'est pas imposée de l'extérieur aux myopathes. L'identité des myopathes est en ce sens tout autant naturelle que culturelle. Elle est constituée de gènes qui ont été découverts et socialisés par un collectif de recherche⁵⁴. Au terme de ce processus de recherche en réseau, les myopathes ont réussi à faire valoir, en la construisant avec d'autres, une identité sociale susceptible de rendre compte de la particularité de leur situation.

52 Cf. *ibid.*, p. 195.

53 *Ibid.*, p. 196.

54 Cf. *ibid.*, p. 320.

Nous avons donc affaire ici à un groupe dont l'identité émergente implique tout un réseau associant d'autres acteurs et d'autres intérêts. Pour trouver son identité, il a fallu composer, il a fallu enrôler et intéresser. C'est ce qui fait dire à Michel Callon et ses collègues que la forme même de construction d'une telle identité sociale ne peut manquer de rendre les individus qui s'y reconnaissent tolérants par rapport aux autres identités : "Dans ce travail de présentation de soi, ils ne cherchent pas à occuper toute la scène. Ils savent que leur identité sera d'autant plus solidement établie qu'elle laissera place à d'autres identités. Cette tolérance n'est pas signe de faiblesse ; elle est conscience de sa propre force. Elle est la simple conséquence, le simple bénéfice produits par une introspection coûteuse et sophistiquée"⁵⁵. Par la façon même dont les myopathes ont découvert leur identité, ils se sont en effet rendus capables de faire valoir la particularité de leur propre situation tout en l'articulant à toute une série d'autres acteurs et intérêts, oeuvrant déjà en ce sens à la reconnaissance active d'autres identités tout aussi improbables et inattendues les unes que les autres : "Au terme de cette difficile introspection, non seulement les myopathes sont en position d'imposer leur voix sans qu'on la trahisse, mais de plus ils oeuvrent à la composition d'un collectif plus accueillant à la grande variété des handicaps"⁵⁶. Nous pourrions encore dire avec Michel Callon et ses collègues que le combat des myopathes a élargi notre monde commun : "Tout un monde a été exploré, construit pas à pas à partir de celui qui existait pour l'élargir, pour le transformer, l'enrichir, par apport d'éléments nouveaux. Ce monde, un parmi tous ceux qui auraient pu advenir, a pour propriété d'avoir été négocié, discuté, éprouvé, de manière à transformer les identités jusqu'à les rendre, au moins pour un instant, compatibles les unes avec les autres. C'est pourquoi ce monde peut être qualifié de commun"⁵⁷. La construction en réseau de cette identité de myopathe, le fait qu'elle n'a pu se trouver que par un processus de composition avec d'autres acteurs et intérêts, conduit ainsi le groupe des myopathes à se vivre comme un groupe constitutivement impliqué avec d'autres groupes dans le processus de construction d'un monde commun. Nous avons donc bien affaire ici à un groupe qui ne se constitue pas, du moins à l'origine, au moment de sa première identification, sur la base d'une rivalité entre groupes.

La même logique est à l'œuvre dans l'histoire des riverains de Woburn. Ne sachant pas ce qui leur arrive, se constituant comme un groupe à l'identité émergente, ils initient un processus d'exploration de leur situation qui ne va pouvoir se réaliser que par leur inscription dans un réseau de recherche collaborative, de sorte que la quête de soi, si elle réussit à se développer ainsi, en réseau, est immédiatement vécue comme participant à un processus collectif d'élargissement du monde commun. Nous avons bien affaire ici à des groupes nouveaux, imprévisibles, à des groupes qui

55 *Ibid.*, pp. 198-199.

56 *Ibid.*, p. 199.

57 *Ibid.*, p. 201.

cherchent à s'identifier, dont les intérêts sont plastiques et les identités indéterminées⁵⁸.

L'exemplarité de ces recherches en réseau consiste dans le fait qu'elles nous permettent de mieux comprendre comment le passage au point de vue du monde commun n'impose pas nécessairement une mise entre parenthèses de la particularité des situations vécues, comme si la seule solution pour que les riverains de Woburn ne s'enferment pas en eux-mêmes, n'entrent pas dans un processus où l'affirmation de soi implique une opposition à l'autre ne pouvait consister qu'à renoncer à faire valoir sa singularité. Dans le cas des riverains de Woburn, il s'agit bien au contraire d'initier une quête de la particularité même de la situation vécue, au terme de laquelle ils sauront peut-être un peu mieux ce qu'ils sont en train de vivre. Comme nous l'avons vu, la mise en place d'un tel mouvement de recherche collaborative fait que cette quête se rattache d'emblée à un processus d'insertion dans un monde commun au sein duquel d'autres identités tout aussi ténues seront encore à reconnaître. La recherche de ce que la situation a de plus particulier apparaît bien en ce sens comme une recherche qui, au lieu d'isoler le groupe, de l'enfermer dans une identité figée, l'inscrit bien plutôt dans le processus de construction d'un monde commun. Nous sommes en présence ici d'un processus qui voit des individus en quête d'eux-mêmes se constituer en un groupe leur permettant de conquérir leur situation, de se l'approprier. La quête de leur identité passe par leur inscription dans un mouvement d'élaboration d'un collectif au sein d'un monde commun. La revendication du droit à la reconnaissance de la particularité de la situation vécue n'est pas du tout vécue ici comme un processus qui isole les individus concernés des intérêts du monde commun. Elle est bien au contraire vécue comme ce qui conduit ces individus à prendre part, pour se trouver, à l'élaboration même d'un monde commun.

C'est parce que les riverains de Woburn sont à la recherche de qu'ils sont en train de vivre personnellement qu'ils refusent de laisser leur situation être subsumée sous la catégorie générale des riverains d'une décharge toxique. De la même façon, c'est parce que les myopathes sont à la recherche de la signification de ce qu'ils sont en train de vivre personnellement qu'ils ont refusé de laisser leurs vécus être subsumés sous la catégorie trop générale des handicapés moteurs. Dans tous ces cas, nous sommes en présence d'un mouvement de construction d'une identité collective qui répond à une quête d'identification d'un vécu personnel. Nous nous trouvons bien en ce sens dans une situation qui échappe à toute dialectique négative au sein de laquelle les individus auraient soit à céder sur la particularité de leur situation en se laissant absorber dans une catégorie sociale ou auraient soit à refuser de se laisser subsumer sous quelques catégories que ce soit pour s'affirmer. En se battant pour savoir ce qu'ils étaient personnellement en train de vivre, les myopathes se sont inscrits dans des processus de recherche collective, ils ont œuvré à la construction d'un monde commun plus riche et élargi.

58 Cf. *ibid.*, p. 329.

Il importe de bien voir que nous avons affaire ici à des minorités très particulières dans la mesure où elles ne se présentent pas comme ayant une identité stabilisée. Elles se trouvent bien au contraire dans une situation d'incertitude identitaire. Et c'est précisément parce qu'elles sont dans une telle situation d'incertitude identitaire qu'elles s'inscrivent dans une recherche collective qui, tout à la fois, les singularise et les insère dans un monde commun. L'incertitude dont il s'agit ici n'est donc pas vécue comme celle qui fait qu'un groupe donné mis en situation de fragilité sur certains de ses traits identificatoires radicaliserait telle autre de ses dimensions en se fermant ainsi davantage encore sur soi. Dans le cas du groupe des riverains de Woburn, l'incertitude implique pour être résolue l'insertion dans un mouvement de recherche impliquant d'autres acteurs et d'autres intérêts que ceux du groupe en question. Une telle forme de traitement de l'incertitude transforme, comme nous allons le montrer maintenant, le rapport des individus à leurs identités sociales.

4.3. *Vécu personnel et identité sociale*

Si les myopathes avaient accepté d'être simplement catégorisés comme des handicapés moteurs, nous aurions été dans une situation où la singularité même de leur vécu aurait été renvoyée à une pure sphère privée. Tout se passerait alors comme si l'identité sociale des myopathes impliquait la mise entre parenthèses de l'énigme même de leur situation particulière. Cela voudrait encore dire qu'il ne serait possible d'entrer dans un débat public et de s'y faire reconnaître qu'en se dépouillant du caractère concret et singulier de ses propres vécus. C'est ce qui se serait précisément passé si les myopathes avaient accepté de se laisser purement et simplement catégoriser comme des handicapés moteurs. Mais le combat des myopathes montre bien qu'il existe des situations qui peuvent être construites de façon telle qu'elles dépassent cette logique selon laquelle la recherche du monde commun implique une mise entre parenthèses de la particularité des situations. Lorsque les myopathes refusent de se laisser catégoriser comme des handicapés moteurs, c'est parce que cette dernière catégorie sous laquelle leurs vécus pourraient être subsumés n'est pas pertinente à leur yeux pour faire véritablement droit à l'énigme de leur vécu. Leur combat consiste à dire que cette identité sociale d'handicapé moteur ne les satisfait pas dans la mesure où elle ne leur permet pas de trouver la signification même de ce qu'ils sont concrètement en train de vivre. Dans cette dernière perspective, le rapport des myopathes à leur identité sociale émergente apparaît donc bien comme un rapport de construction de soi plutôt que comme un rapport de généralisation et d'inclusion de son vécu dans une généralité pré-donnée. L'incertitude sur le vécu personnel est telle que la construction de l'identité sociale acquiert ici une fonction d'individuation. Elle permet à des sujets de se trouver.

L'incertitude dont nous parlons ici ne peut donc pas être simplement comprise comme une incertitude relative à un simple problème de catégorisation sociale. Dans cette dernière perspective, tout se passe comme si l'on connaissait bien ce qu'il y a à catégoriser mais qu'on ne lui trouvait aucune catégorie satisfaisante. Dans le cas des myopathes comme dans le cas des riverains de Woburn, l'incertitude est beaucoup plus fondamentale que cela. Elle touche directement à ce que ces individus sont en

train de concrètement vivre. Avant même que d'exprimer publiquement leurs vécus en leur donnant une identité sociale, il s'agit pour les personnes concernées de savoir ce qu'elles sont en train de vivre. On pourrait bien entendu se contenter de dire que les riverains de Woburn ont des vécus personnels qu'ils savent identifier. Ils savent que leurs enfants sont malades, ils savent que leur maladie est liée à la décharge avoisinante. Mais ce savoir-là ne semble pas leur suffire pour leur donner le sentiment d'être en prise avec ce qu'ils vivent. Dans d'autres circonstances, ces riverains auraient très bien pu avoir l'impression que la quête de leur identité personnelle ne requerrait pas d'autres processus que des processus privés. Leur vécu personnel aurait très bien pu en ce sens continuer à être considéré comme un vécu simplement subsumable sous la catégorie des victimes de décharges polluées. Mais l'histoire ne s'est pas déroulée de cette façon. Tout s'est passé comme si la conquête de leur identité personnelle avait nécessité la construction d'un espace public de recherche aboutissant à l'élaboration d'une nouvelle identité sociale. Le mouvement même que les riverains ou les myopathes ont initié en formant un collectif de recherche à l'identité émergente ne prend sens qu'en relation avec la recherche d'une identité personnelle. Comme on le voit, le rapport entre identité personnelle et identité sociale ne peut plus être appréhendé ici comme étant seulement un rapport de généralisation et d'abstraction.

Lorsque le groupe des myopathes parvient au cours de son processus d'exploration à se donner une identité sociale liée à la spécificité d'une souffrance, l'expérience de cette identité sociale, loin de pouvoir être seulement considérée comme procédant à une généralisation et une abstraction des vécus personnels, les dépouillant de leur concrétude, doit tout autant être considérée comme ce qui permet aux individus de s'approprier leurs vécus, de cesser de les appréhender comme une pure et simple énigme. Dans la situation qui nous occupe ici, toute la différence entre une identité sociale comme celle d'handicapé moteur et comme celle de myopathe consiste dans le fait que la première procède à une abstraction du vécu des myopathes, renvoie leur énigme à une sphère purement privée, tandis que la seconde, tout étant une identité publique impliquant des propos très généraux, permet aux individus souffrant de cette maladie de conquérir leur vécu personnel. La question n'est pas ici de savoir si l'expression sociale de l'identité est plus ou moins fidèle au vécu des concernés. Elle est bien plutôt de savoir si l'expression sociale de l'identité permet aux concernés de s'approprier leur vécu. Bien entendu, cette nouvelle identité sociale des myopathes ne parle pas de Pierre et de Jean. Mais elle s'est constituée d'une telle façon qu'elle est ce à partir de quoi Pierre et Jean peuvent s'approprier leur vécu personnel, savoir davantage ce qu'ils vivent. Loin que le processus d'identification sociale des myopathes puisse être seulement compris comme un processus partant de vécus personnels identifiés et procédant à leur abstraction, nous sommes bien plutôt ici en présence d'un processus dans lequel on aboutit à une identité personnelle par la production d'une identité sociale : "A aucun moment les caractéristiques spécifiques des myopathes ne sont mises entre parenthèses, tuées, ou renvoyées à la sphère privée. Le forum hybride, dans son organisation même, tend au contraire à mettre fin à cette séparation. C'est en tant que myopathes que les personnes atteintes de maladies neuromusculaires, incapables de respirer et parfois même de parler, entrent dans l'espace

public”⁵⁹. Entendons donc bien que si ces personnes entrent dans l’espace public comme myopathe, ce n’est pas fort de leur identité tout assurée et toute stabilisée. C’est bien au contraire parce que leur identité personnelle n’est pas assurée et demande à être conquise par la médiation d’une recherche publique. Dans une telle perspective, l’espace public n’est pas vécu comme un espace de régulation de différentes revendications identitaires assurées d’elles-mêmes. Il est bien plutôt vécu comme un espace permettant à des identités d’émerger. L’émergence de ces identités a ceci de particulier qu’elles sont indissociablement personnelles et sociales au sens où elles sont le fruit d’une expérience d’incertitude par rapport à ce que les individus sont en train de vivre personnellement. Loin que le particulier soit ici l’opposé du général, il ne se pose que par son inscription même dans un monde commun⁶⁰.

4.4. *Faire valoir le particulier au nom du général*

Cette dernière remarque est très importante au plan politique. On peut en effet avoir affaire à des collectifs qui se sont déjà à ce points identifiés qu’ils ne semblent pouvoir s’inscrire dans un monde commun que par la médiation de principes de régulation plus généraux qui les conduisent à faire abstraction de l’irréductible particularité de leur situation vécue. Tout se passe dans cette perspective comme s’il n’était possible de s’intéresser à la constitution du monde commun qu’en s’étant préalablement dépouillé de sa particularité. Pour discuter du bien public, la seule solution serait de monter en généralité et de dépasser le caractère trop particularisant de la situation des uns et des autres. Le présupposé fondamental d’une telle position est que nous avons affaire à des groupes assurés de leur identité : “Bien souvent, trop souvent, la question des minorités n’est posée, et, par conséquent, prise en considération, que lorsque celles-ci sont arrivées à se constituer en groupe d’actions institués. Leur identité est alors difficilement négociable, les oppositions sont durcies, et les affrontements ont créé de forts ressentiments. La recherche d’un monde commun devient problématique. Pourquoi ne pas s’inspirer d’une des leçons essentielles des forums hybrides : c’est lorsqu’elles émergent que les identités sont plastiques, évolutives, et que, par voie de conséquence, le débat politique est envisageable. Cela suppose, nous l’avons vu, une grande vigilance et une grande attention aux signaux faibles qui permettent de détecter l’émergence d’identités en mal de reconnaissance”⁶¹. On pourrait ainsi défendre l’hypothèse selon laquelle, dans certaines situations tout au moins, un certain type de traitement de problèmes sociaux par la voie de la montée en généralité ne peut faire que renforcer l’impression que les identités et les intérêts des personnes concernées sont des identités et des intérêts bien définis et déjà stabilisés. Pour lutter contre ce renforcement des identités, il devrait être possible de mettre en place des procédures plus locales et hybrides qui

59 CALLON M., LASCOUMES P. & BARTHE Y., *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, op. cit., p. 357.

60 Cf. *ibid.*, pp. 326-331.

61 *Ibid.*, p. 342.

permettraient au contraire aux concernés de se vivre ou de se revivre comme étant chacun en quête de sa propre identité, de son propre vécu. On ne discuterait pas seulement alors pour négocier sa position en fonction d'une identité fixée. On discuterait pour trouver sa position, pour la conquérir par la médiation même d'une recherche coopérative sensible aux identités émergentes.

C'est précisément parce que les myopathes arrivent avec leur déficit génétique énigmatique et que les riverains des décharges remplies de substances toxiques arrivent avec leurs revendications relatives à l'organisation de la recherche les concernant qu'ils vivent d'emblée leur revendication identitaire comme une inscription dans un monde commun. Nous sommes donc ici dans une situation où il devient possible de discuter *à la fois* de son identité et du bien commun : "Myopathes, phase 1. Pour vivre heureux, ils vivent cachés, relégués dans la sphère privée. Les plus atteints sont des monstres que les familles n'osent pas exposer au regard d'autrui. Myopathes, phase 2. Après un long travail collectif, les myopathes s'exposent. Et s'ils le font, c'est grâce à leurs investissements dans la recherche confinée et de plein air, qui leur ont permis de recomposer, de reconstruire leur identité et de l'introduire dans l'espace public. Ce mouvement, par les allers et retours qu'il permet entre, d'un côté, l'exploration des mondes possibles et, de l'autre côté, l'exploration des identités en vue de leur composition, démontre comment, en pratique, un individu ou un groupe peuvent à la fois revendiquer une identité encombrée, constituée, dans ce cas par des gènes mutés ou absents, et participer à la structuration d'un débat public dans lequel ces identités encombrées constituent l'objet central des discussions"⁶². Loin que la capacité des myopathes à prendre en considération le bien commun implique la mise entre parenthèses de leur identité énigmatique et sa relégation dans la sphère dite privée, c'est bien en tentant de conquérir leur identité dans ce qu'elle a de plus particulier que les myopathes sont entrés dans le processus d'une recherche coopérative, dans le mouvement de construction d'un monde commun. Une des conséquences les plus fondamentales de cette dernière thèse est que l'expérience d'avoir telle ou telle identité sociale n'implique pas nécessairement que cette identité soit vécue dans le cadre d'une opposition entre groupes, comme si le fait de s'inscrire dans un monde commun et le fait de se vivre comme membre d'un groupe étaient des expériences opposées. Nous avons au contraire montré qu'il existe une certaine forme connexionniste de construction de l'identité sociale qui ne l'oppose pas monde commun.

5. Identité sociale et apprentissage

Que ce soit à partir des travaux de Boltansky et Chiapello interrogeant davantage l'expérience connexionniste de l'identité sociale à partir du processus d'insertion des individus dans le réseau social ou que ce soit à partir des recherches de Michel Callon et ses collègues interrogeant davantage le processus de construction en réseau des identités sociales, nous avons affaire de toute façon dans ces deux cas à une

62 *Ibid.*, pp. 356-357.

expérience en laquelle le rapport des individus à leur identité sociale n'est pas vécu comme allant de soi. Pour bien saisir l'enjeu de cette dernière thèse, il importe tout d'abord de prendre garde à ne pas confondre l'expérience que nous décrivons ici avec celle de la mobilité sociale, c'est-à-dire avec ce processus par lequel des individus tenteraient de se faire reconnaître comme membre d'un groupe considéré comme de niveau supérieur. Dans cette dernière perspective, le rapport des individus à la signification de leur identité sociale va de soi. Les choses sont fixées. Que l'individu adhère à son groupe ou qu'il n'y adhère pas, que son groupe d'appartenance soit son groupe de référence ou non, les identités sociales en question semblent fixées. Dans les expériences que nous avons interrogées dans ce chapitre, il n'en va pas ainsi. Nous avons bien plutôt affaire à des expériences où la signification même de l'identité sociale semble faire l'objet d'une véritable mise à l'épreuve. C'est pour cette même raison qu'il ne faut pas confondre une telle expérience connexionniste avec celle que nous pouvons faire lorsque nous appartenons à un groupe dont l'identité est floue. En effet, le fait qu'une identité sociale soit plus ou moins floue n'implique pas qu'elle soit vécue comme une identité en perpétuel cours de construction. Dans l'expérience que nous interrogeons ici, que ce soit dans la forme plus spécifique qu'elle prend dans la cité par projets de Luc Boltansky et Eve Chiapello ou dans la forme qu'elle prend dans les forums hybrides de Michel Callon et ses collègues, le rapport à l'identité sociale se vit bien au contraire comme une expérience de construction. Nous avons vu que cet aspect de construction de l'identité sociale est très marqué dans l'expérience des forums hybrides. Nous allons ici montrer de quelle façon cette dimension est tout aussi présente dans les expériences connexionnistes étudiées par Luc Boltansky et Eve Chiapello.

5.1. Identité sociale et construction du contexte

Nos réflexions précédentes nous ont conduits à montrer que l'expérience connexionniste n'est pas tant une expérience en laquelle ce sont les identités sociales qui pré-dessinent les relations que les individus nouent en s'insérant dans le réseau social qu'une expérience en laquelle les individus mobilisent des identités sociales dans l'établissement d'un réseau. Il importe à nouveau ici de ne pas confondre cette situation avec celle, par ailleurs fondamentale, en laquelle les individus vivent leurs interactions avec les membres de leur groupe ou avec les membres de l'autre groupe comme étant susceptible d'une plus ou moins grande liberté et inventivité. Dans cette dernière perspective, nous sommes en effet encore dans une situation où les interactions entre individus sont décrites (à juste titre bien entendu dès qu'on se situe dans une autre cité que la cité par projets) comme s'effectuant dans un champ social structuré ou pré-structuré, c'est-à-dire encore dans un champ social où certains types de relations sont pré-dessinées. Une telle expérience de rapport à l'identité sociale est bien entendu centrale à maints égards. Mais elle ne nous permet pas de comprendre la spécificité du rapport des individus à leurs identités sociales dans le cadre d'une forme connexionniste d'expérience sociale. Dans cette dernière perspective, en effet, ce sont les individus qui se rencontrent autour de certaines situations ou de certains projets et qui mobilisent telle ou telle identité sociale pour nourrir la force de leur position dans le réseau. Des identités sociales sont ainsi plus ou moins intensément mobilisées dans

des connexions entre individus ou ensembles d'individus. Dans le cadre de l'expérience que nous décrivons ici, il s'agit de mobiliser des identités sociales dans des situations improbables, c'est-à-dire dans des situations sociales qui ne vont pas de soi. Il ne va par exemple pas de soi que telle femme ou tel ensemble de femmes mobilise l'identité de femme dans le cadre d'une lutte collective contre l'implantation massive dans une région agricole de tel type de culture céréalière. Nous sommes en effet clairement alors dans une situation où une identité sociale est mobilisée dans le cadre d'une situation qui, non seulement ne fait pas partie du répertoire des situations en lesquelles elle se trouve naturellement impliquée, mais qui apparaît plus encore comme étant en plein cours de construction. Il existe bien entendu des situations où certaines identités sociales sont plus automatiquement impliquées dans le processus de construction de telle ou telle action collective. Il existe d'autres situations dans le cadre desquelles la mobilisation de telle ou telle identité sociale va beaucoup moins de soi. Mais quel que soit le cas envisagé, il importe de bien voir qu'il fait partie de la spécificité de l'expérience connexionniste que le rapport des individus aux identités sociales qu'ils mobilisent soit vécu de façon plus ou moins forte comme un rapport d'expérimentation.

Nous parlons ici d'une expérimentation de l'identité sociale dans la mesure où nous mobilisons cette dernière, non pas en l'appliquant schématiquement à une situation toute faite, aussi nouvelle soit-elle, mais en l'insérant dans le processus de construction de la situation même dans le cadre de laquelle elle est mobilisée. Ces premières réflexions nous permettent de prendre toute la mesure de ce qui sépare l'individu connexionniste que nous décrivons ici de cet individu qui jouerait avec des identités sociales qu'il considérerait comment allant purement et simplement de soi. En reprenant la terminologie de Luc Boltansky et Eve Chiapello, nous pourrions avancer l'hypothèse que cette dernière attitude correspond plutôt à celle de l'opportuniste connexionniste, à celui qui utilise le réseau plus qu'il ne participe à sa construction. Cet opportuniste connexionniste ne répond pas aux critères d'excellence grammaticale de la cité par projets, lesquels impliquent en effet une créativité sociale et non la simple capacité d'être partout et nulle part à la fois. Dans la cité par projet, en effet, l'individu hautement socialisé, l'individu jugé appliquer correctement les règles, est celui qui parvient à construire des nœuds dans le réseau social. Créer de la connexion, c'est mobiliser une identité sociale dans un domaine d'application tout à la fois inattendu et en cours de construction, de sorte que la signification même de cette identité s'en retrouve fondamentalement mise en jeu en même temps que la capacité de l'individu à la mobiliser correctement. L'identité sociale est vécue comme un atout, comme une ressource dans le processus de construction d'un projet ou d'un sous-réseau. Mais elle est en même temps l'objet d'une expérimentation sociale. L'identité sociale est mise à l'épreuve, elle va peut-être être enrichie par l'effet de sa mobilisation dans un réseau dont la logique échappe aux relations inter-groupes.

Il est évident que l'on n'a pas attendu l'émergence de cette expérience connexionniste érigée en forme spécifique de socialité dans la cité par projets pour que nous nous rapportions à nos identités sociales comme à des identités susceptibles d'être transformées à l'occasion de leur application dans de nouvelles situations. Mais

ce n'est pas de cela dont il est vraiment question ici. Nous avons montré qu'il ne s'agit pas tant ici de se vivre comme ayant telle ou telle identité sociale au sein de telle ou telle nouvelle situation que de mobiliser telle ou telle identité sociale dans le processus de construction d'un réseau, d'une action collective. Dans cette perspective, la situation dans le cadre de laquelle l'identité sociale est mobilisée n'est pas vécue comme une situation toute faite, la seule question étant alors d'interroger la façon dont cette appartenance mobilisée va pouvoir s'y développer. Nous serions alors clairement dans le cadre d'une approche schématique du rapport de l'identité sociale au contexte⁶³. La situation que nous décrivons ici échappe à cette logique schématique d'application de l'identité sociale. D'une formule, nous pourrions dire qu'il ne s'agit pas tant ici d'appliquer une identité sociale que de mobiliser une identité sociale dans le cadre de la construction d'un réseau d'individus ou d'ensembles d'individus. Lorsque tel mouvement de protestation se construit, les individus qui mobilisent telle ou telle identité sociale ne le font que dans le cadre d'une situation qu'ils sont activement en train de composer en relation avec d'autres acteurs munis eux-mêmes d'autres intérêts et mobilisant d'autres identités sociales. Le rapport des individus à leurs identités sociales implique en ce sens un double travail d'élaboration. Le premier travail d'élaboration porte sur la façon dont l'identité sociale va être mobilisée. Il s'agit en effet pour l'individu de mobiliser l'identité sociale de façon à ce qu'elle puisse servir à la construction du projet, de l'action collective, etc. Le second travail d'élaboration porte sur la façon dont l'individu participe à la construction même de la situation dans le cadre de laquelle l'identité sociale est mobilisée. Ces deux moments sont bien entendu liés l'un à l'autre, mais ils doivent toutefois être distingués si l'on veut saisir de quelle façon l'expérience connexionniste de l'identité sociale se construit comme une expérimentation. Nous sommes bien en effet ici dans une situation où la mobilisation de l'identité sociale est intimement articulée à la construction négociée de la situation même en laquelle cette mobilisation aura tout à la fois du sens et de l'effet.

5.2. Une mobilisation réflexive des identités sociales

Dans l'expérience que nous tentons ici de décrire, il s'agit donc de faire valoir une identité sociale, de la mobiliser dans le cadre d'un processus de négociation, dans le cadre de la construction collective d'un réseau impliquant une diversité d'autres acteurs, intérêts et identités. On ne peut pas se contenter ici de dire qu'il s'agit seulement d'éprouver la signification de son identité sociale au regard d'un nouveau domaine d'application. Cette nouvelle situation est en effet ce qui est à construire par le moyen entre autres de la mobilisation de l'identité en question. Dans le cadre d'une telle forme connexionniste d'expérience sociale, l'individu est en effet amené à vivre son rapport à l'identité sociale qu'il mobilise comme un rapport qui ne va pas de soi, comme un rapport qui doit être contextuellement construit. Non seulement, l'identité sociale est explicitement vécue ici comme transformable, comme étant mise à

63 Pour la question de ce rapport schématique à l'identité sociale chez Bourdieu, cf. MAEESCHALCK M., *Normes et contextes, op. cit.*, pp. 93-116.

l'épreuve d'un nouveau contexte. Mais ce contexte n'est pas considéré ici comme un contexte passif. Il est un contexte en construction. Il implique la réflexivité d'individus négociant leur position en mobilisant des identités sociales de telle façon ou de telle autre façon. C'est ainsi que nous avons montré que le rapport de l'individu à l'identité sociale implique ici la réflexivité d'un rapport d'apprentissage. Le concept d'apprentissage semble pouvoir être ici opportunément utilisé dans la mesure où il nous permet de mettre en évidence le caractère fondamentalement actif et constructif du rapport de l'individu à l'identité sociale qu'il mobilise. C'est dans la même perspective que les travaux de Michel Callon et ses collègues nous ont permis de mettre en évidence la façon dont l'expérience connexionniste de l'identité sociale impliquait une mise en question de l'identité personnelle des individus. On se trouve bien ici en présence d'un rapport de corrélation entre deux niveaux d'interrogation. Un premier niveau d'interrogation porte sur l'identité sociale elle-même qui peut se transformer par la façon même dont elle est mobilisée ou construite. Un second niveau d'interrogation porte sur ce qui anime les individus lorsqu'ils mobilisent leurs identités sociales ou les construisent. Nous avons montré qu'on ne pouvait plus ici comprendre ce rapport entre identité personnelle et identité sociale comme étant seulement un rapport d'inclusion. Nous avons montré qu'il se donnait ici à décrire comme un rapport de mobilisation et d'apprentissage. Toute la question maintenant est de savoir de quelle façon l'expérience plus générale que nous pouvons faire de nos différentes appartenances est susceptible d'être habitée d'une telle forme réflexivité. Il ne suffit plus alors d'interroger la façon dont nos identités sociales peuvent faire l'objet d'un usage réflexif dans un contexte connexionniste. Il importe de se demander de quelle façon cette réflexivité est susceptible de s'implémenter dans des expériences sociales autres que connexionnistes.